

L'intolérance et le fanatisme religieux dans l'œuvre de Voltaire

A Thesis Submitted to the College of
Graduate and Postdoctoral Studies
In Partial Fulfillment of the Requirements
For the Degree of Master of Arts
In the Department of
Languages, Literatures and Cultural Studies
University of Saskatchewan
Saskatoon

By

MAXWELL APASU

PERMISSION TO USE

In presenting this thesis/dissertation in partial fulfillment of the requirements for a Postgraduate degree from the University of Saskatchewan, I agree that the Libraries of this University may make it freely available for inspection. I further agree that permission for copying of this thesis/dissertation in any manner, in whole or in part, for scholarly purposes may be granted by the professor or professors who supervised my thesis/dissertation work or, in their absence, by the Head of the Department or the Dean of the College in which my thesis work was done. It is understood that any copying or publication or use of this thesis/dissertation or parts thereof for financial gain shall not be allowed without my written permission. It is also understood that due recognition shall be given to me and to the University of Saskatchewan in any scholarly use which may be made of any material in my thesis/dissertation.

Requests for permission to copy or to make other uses of materials in this thesis/dissertation in whole or part should be addressed to:

Dr. Stella Spriet
Head of the Department of Languages, Literatures and Cultural Studies
University of Saskatchewan
9 Campus Drive
Saskatoon, Saskatchewan S7N 5A5
Canada.

OR

Dean
College of Graduate and Postdoctoral Studies
University of Saskatchewan
107 Administration Place
Saskatoon, Saskatchewan S7N 5A2
Canada.

RÉSUMÉ

Notre travail vise à analyser la religion dans le théâtre de Voltaire. Suite aux nombreux attentats et conflits religieux de ces dernières années dans le monde, notamment l'épisode de Charlie hebdo survenu le 7 janvier 2015 à Paris, nous sommes curieux de faire une recherche sur l'intolérance et le fanatisme religieux dans certaines pièces de Voltaire, un écrivain et philosophe français des Lumières, afin d'établir les faits et les causes de cette "épidémie." Après une analyse critique des tragédies voltairiennes telles que *Zaïre*, *Le Fanatisme*, et *Alzire*, il devient évident que l'intolérance et le fanatisme religieux ont bouleversé l'humanité. Il est également établi que personne ne naît fanatique, mais qu'on le devient. Cela montre que l'extrémisme religieux est un comportement acquis qui est lié aux dogmes, aux superstitions, aux manipulations et à la ruse. Pour freiner ce phénomène dans la société, l'emploi de la raison et la valorisation de la vie humaine sont fortement suggérés. Nous avons découvert aussi que l'extrémisme est situé au-delà de la défense religieuse : il est en fait lié étroitement à la réalisation des buts politiques, comme l'affirment *Alzire* et *Le Fanatisme*. Dans *Zaïre*, nous avons également remarqué, à travers le comportement de Lusignan et de Nérestan, que, pour les extrémistes, l'intolérance envers la religion des autres ne vise pas à les dénigrer, mais c'est une façon d'assurer leur salut. Cependant, Voltaire démontre que la vraie religion est celle qui coexiste avec d'autres en harmonie et en paix.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier Dieu de m'avoir donné la grâce et la santé pour finir ce travail. C'est un grand plaisir pour moi d'exprimer ma profonde et sincère gratitude à ma Directrice de thèse, Dr. Stella Spriet, professeure et Directrice du Département de Langues, Littéraires et Études Culturelles à l'Université de la Saskatchewan, Canada. Son encouragement, ses suggestions, et ses conseils m'ont aidé à surmonter de nombreuses difficultés afin de bien mener cette thèse.

Je tiens également à reconnaître ma dette envers les membres du jury, Dr. Marie-Diane Clarke, Dr., Tania Duclos et Dr. Stewart Jesse pour leur contribution incommensurable pour la réalisation de ce mémoire. J'aimerais également exprimer ma reconnaissance aux professeures Dr. Helena da Silva et Dr. Cheryl Souloudre qui m'ont donné des cours qui ont suscité et stimulé ma curiosité et m'ont permis de développer une réflexion sur le sujet de ce mémoire. J'aimerais finalement remercier le Département de m'avoir donné l'opportunité de contribuer à l'enseignement et à l'apprentissage de la langue française dans une université prestigieuse comme celle-ci au Canada. Je dirais que c'est un bon encadrement pédagogique qui m'aidera à réaliser mes aspirations professionnelles.

DÉDICACE

À ma chère famille et à tous les membres de la famille Apasu d'Adaklu Anfoe. Je dédie également ce travail à la mémoire de mon père Michael Korku Apasu et mon oncle Apasu Kormi, l'homme traditionnel et philosophique qui m'a appris les contes traditionnels africains. Cette expérience a beaucoup élargi mes horizons et m'a aidé à avoir toujours une vision plus large du monde. Cette thèse est également dédiée à Messieurs Jude Donudenu de Kpando, Adzor Ephraim, Godsway Attakey et à sa femme Gloria qui m'ont soutenu financièrement durant mon éducation secondaire. À tous mes professeurs de français au Ghana et en France, voici le fruit de vos investissements et de votre confiance en moi. Je n'oublie pas non plus mes étudiants de français au Ghana et à l'Université de la Saskatchewan.

TABLE DES MATIÈRES

PERMISSION TO USE	i
RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
DÉDICACE	iv
INTRODUCTION	1-7
CHAPITRE 1 : Violence et intolérance politico-religieuses entre le XVI^e et XVIII^e siècle en France et ses impacts sur la société	8-24
Partie 1 : Les pratiques religieuses et ses enjeux socio-politiques entre le XVI^e et XVIII^e siècles en France	8-12
a. La notion de la religion et ses explications ecclésiastiques.....	8-10
b. Les évènements politiques et religieux	10-12
Partie 2 : Les philosophes du siècle des Lumières et la religion	12-24
a. L'engagement et les changements littéraires durant le 18 ^e siècle	12-13
b. Perspectives de Montesquieu et Vision de Diderot.....	13-17
c. Voltaire face au fanatisme : L'inquisition et l'autodafé.....	17-24
CHAPITRE 2 : <i>Zaire</i>, martyr de la religion	25-45
Partie 1 : La croyance	26-32
a. L'instruction et la relativité géographique des croyances.....	26-27
b. La rivalité entre le christianisme et l'islamisme.....	27-32
Partie 2 : Les enjeux de la religion et la problématique des valeurs éthiques	32-45
a. Indécision de <i>Zaire</i> et son devoir d'obéissance religieuse.....	32-41
b. La vertu et la religion : deux idées de sens opposés.....	41-42

c. La mort des deux amoureux : symbole d'une libération mentale	42-45
CHAPITRE 3 : <i>Le Fanatisme ou Mahomet Le Prophète, portrait d'une innocente victime</i>.....	46-73
Partie 1 : La négociation de paix.....	47-56
a. La résistance de Zopire à l'idée de la réconciliation.....	47-52
b. Mahomet et Zopire : l'opposition à l'imposture et à la tyrannie.....	52-56
Partie 2 : La manipulation et la séduction.....	56-65
a. L'aliénation et l'aveuglement de Palmire : L'influence de l'esclavage et de l'éducation.....	56-59
b. La séduction et la fanatisation de Séide au centre de la tragédie.....	59-62
c. L'enthousiasme fanatique de Séide.....	62-65
Partie 3 : Le parricide.....	65-73
a. L'assassinat de Zopire par Séide.....	65-66
b. La reconnaissance et la découverte de la vérité.....	66-73
CHAPITRE 4 : <i>Alzire ou Les Américains, ou le pardon universel</i>.....	74-94
Partie 1 : La colonisation.....	74-79
a. Une vision négative de l'Espagne : la passation du pouvoir d'Alvarès à Gusman.....	74-78
b. Alvarès et Gusman : deux conceptions opposées du pouvoir.....	78-79
Partie 2 : La conversion des amants.....	79-87
a. Renoncement et échec : Alzire.....	79-82

b. La résistance de Zamore aux abus religieux et politiques de Gusman	82-87
Partie 3 : Le christianisme : Une religion d'amour et de pardon.....	87-94
a. Le christianisme : La perspective d'Alvarès vis-à-vis de celle de Gusman.....	87-89
b. Le pardon au centre de la pièce.....	89-91
c. Coup de théâtre et état de grâce : Le revirement final de Gusman.....	91-94
CONCLUSION.....	95-100
BIBLIOGRAPHIE.....	101-103
SOURCES PRIMAIRES.....	101
SOURCES SECONDAIRES.....	101-103

INTRODUCTION

Voltaire : un auteur engagé

Le mercredi, le 7 janvier 2015 a été marqué par l'attentat contre Charlie hebdo à Paris, une tuerie au siège du journal satirique. Ce jour-là, deux djihadistes français, les frères Kouachie, assassinent huit collaborateurs du journal et en blessent onze autres avant de réussir à prendre la fuite, après avoir crié « Nous avons vengé le Prophète ». Voici la nouvelle dimension que prend le fanatisme religieux d'aujourd'hui. Le soir, de nombreux Français se réunissent à la place de la Bastille pour se recueillir et ils brandissent une œuvre symbolique : *Le Traité sur la Tolérance* de Voltaire qui s'inscrit alors immédiatement en tête des ventes de livres français, montrant bien à la fois l'importance de cette œuvre et des valeurs qu'elle prône ! Etudier Voltaire, cela veut donc dire opérer une réflexion double, en s'interrogeant notamment sur ce que signifie être un auteur « engagé » dans la société des Lumières, une société alors en pleine mutation, et réfléchir sur l'impressionnante modernité d'une œuvre du 18^e siècle.

Le fanatisme

Commençons par préciser le sens de ce terme. Il n'y a pas de définition du nom « fanatisme » en termes simples et neutres. Sa définition est bâtie sur une série d'analogies visant à connoter négativement ce nom : « le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère » (Naves 196). Ainsi, le fanatisme est le degré supérieur de la superstition et le parallélisme de la construction permet ici de mieux retenir cette définition imagée. Et justement, la superstition, pour Voltaire, s'oppose à l'esprit éclairé et rationnel ; elle ne peut aboutir à la vérité car la personne superstitieuse croit sans penser par elle-même. D'emblée, le

fanatisme est associé à une notion critiquée et la définition est remplacée par un jugement de valeur.

Revenons sur l'origine du mot fanatisme. C'est essentiellement un terme religieux : étymologiquement, « fanatisme » vient du latin « fanaticus », qui provient lui-même de « fanum » qui désigne le temple. Fanaticus signifie tout d'abord « ce qui concerne le temple », puis prend le sens d'« inspiré », « en délire » et est utilisé à propos des prêtres de Cybèle qui se livraient à des manifestations violentes au cours du culte rendu à la déesse. D'où le sens du mot « fanatique » : qui se croit inspiré par la divinité, « illuminé. » Notons que le mot « fan », qui vient de l'anglais « fanatic » suppose qu'idolâtrer quelqu'un est une forme de fanatisme, même s'il n'y a pas le sens religieux qu'on retrouve dans l'étymologie latine « qui vient du temple. » Par définition, celui qui donne libre cours à sa folie et en arrive au meurtre, est un fanatique et une fois que le fanatisme a gangrené le cerveau, la maladie est presque incurable (Naves 196-197).

L'œuvre de Voltaire est à bien des égards une œuvre engagée. L'« engagement » désigne, comme le rappellent Paul Aron et Alain Viala, les « prises de position politiques et philosophiques d'un romancier ou d'un dramaturge » (32). Pour eux, un écrivain peut également défendre une cause scientifique ou il peut intervenir directement dans les affaires des pauvres et des opprimés dans la société (32-33). Grâce à la compréhension de cette notion d'« engagement » littéraire, nous pouvons considérer un ouvrage comme « engagé » lorsqu'il expose au grand public des problèmes et réalités sociaux à un moment donné dans le but d'engendrer une transformation. Sartre théorise l'idée d'une « œuvre engagée » dans un essai intitulé « *Qu'est-ce que la littérature ?* » dans lequel il souligne que, selon lui « [t]oute littérature est d'une certaine façon « engagée » (Aron et Viala 32). Ainsi toutes les écrivaines et tous les écrivains s'engagent, explicitement ou implicitement, par leurs œuvres, dans les affaires sociales. Au cours des

siècles, la majorité des écrivains marqués par l'actualité de leur temps se sont engagés afin de critiquer les injustices socio-culturelles, socio-économiques, socio-politiques, et socio-religieuses.

Voltaire est un auteur engagé qui a voulu notamment dénoncer le fanatisme. C'est pourquoi il explique que « Si quelque chose peut arrêter chez les hommes la rage du fanatisme, c'est la publicité » (*Voltaire Le Conquérant* 290). Tel est le raisonnement de Voltaire qui a remarquablement influencé sa génération, en luttant en particulier contre certains dogmes religieux dans ses ouvrages. Loin d'être une nouvelle forme de théâtre au XVIII^e siècle, les tragédies dont s'inspiraient les auteurs de la renaissance jusqu'à l'époque de Voltaire étaient principalement tirées de l'antiquité grecque et latine. Comme les règles du théâtre classique promues par l'abbé d'Aubignac préconisaient que l'art devrait être conforme aux modèles de l'antiquité, les auteurs n'ont pas hésité à reprendre entièrement les grandes figures de l'antiquité. C'est l'une de ces reprises qu'on voit dans *La cigale et la fourmi* (1668) de Jean de La Fontaine qui est une reformulation de *La cigale et les fourmis* d'Esopé du IV^e siècle avant notre ère. Au fait, la tragédie grecque dans sa globalité comme le témoigne Thomas Bertram Webster « émane des célébrations en l'honneur du dieu Dionysos où les acteurs mettaient en scène la relation entre le divin et l'Homme. Cette représentation est destinée d'une part à réjouir le peuple et d'autre part à leur purger de leurs vices » (562-570). C'est dans cette perspective qu'Aristote parle de la catharsis qui selon Tournel et Vassevière : « [...] est censée opérer une purgation de la pitié et de la crainte, deux émotions naturelles mais désagréables que le spectateur peut éprouver avec plaisir pendant la pièce parce que sa raison n'en est pas affectée et parce qu'un soulagement leur succède nécessairement » (51-52). Dans ces représentations scéniques, les acteurs s'habillaient d'une

manière drôle et se masquaient en vue de projeter une vision réaliste de la scène pour attirer l'attention du public sur le thème de leurs représentations.

C'est dans la même logique que s'inscrivaient les pièces de Voltaire notamment *Zaïre*, *Alzire* et *Le fanatisme* qui sont l'objet d'analyse et de réflexion dans ce travail. D'ailleurs Castex et Surer nous fait savoir dans leur manuel que « Voltaire emprunte l'inspiration et la technique de ces pièces aux modèles grecs » (70). En effet, les pièces de Voltaires mettaient également en scènes la relation entre les représentants d'un divin et le peuple, laquelle se désintérait parfois pour aboutir à des actes inhumains. C'est ce qu'il a illustré dans *Zaïre* où le peuple médiéval luttait contre les infidèles d'alors. Ces auteurs ont également observé que la grande contribution de Voltaire dans l'art dramatique était « l'agrandissement et l'approfondissement le domaine de l'investigation historique » (71). Autrement dit, « il ne raconte pas seulement des évènements militaires et politiques au contraire il étudie l'âme d'un peuple, décrit ces institutions, ses mœurs, son économie, sa religion, sa culture. » Aussi, étudie-t-il également les rapports des peuples entre eux et conçoit ainsi l'idée d'une histoire générale de l'humanité » (71). Cette approche de l'intégration sociale est une déviation de la norme classique de la littérature française qui se traduira définitivement par la liberté de pensée du peuple.

De plus, le constat est que les œuvres de Voltaire étaient une adaptation des idées antiques à son temps d'autant plus que ses intrigues, contrairement à celles des anciens, sont étroitement liées aux évènements particuliers de son temps. Bien que l'espace scénique et l'espace dramatique de Voltaire soient différents de ceux du théâtre grec, la thématique est presque la même chose. Si les gens accourent aujourd'hui après l'attentat du 7 janvier 2015 en France pour lire *Le Traité sur la Tolérance*, alors il est clair que les thèmes abordés dans les œuvres de Voltaire sont hors-temps et s'inscrivent dans une idée universaliste.

Son esprit critique a servi de motivation pour apporter beaucoup de transformations au théâtre français durant le siècle des Lumières. Généralement, comme le théâtre est un moyen de renseigner et d'éduquer le grand public, la passion qu'il suscite, au 18^e siècle, est si générale qu'on a pu parler de « théâtromanie » (Favre 136). La scène est d'ailleurs, à cette époque, l'un des seuls endroits où il est possible de proposer de nouvelles idées car il n'existe pas de réelles tribunes politiques avant la révolution. Son enthousiasme pour le questionnement philosophique est souligné dans le *Discours préliminaire* qui accompagne son ouvrage, où il déclare : « On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve de faire voir combien le véritable esprit de la religion l'emporte sur les vertus de la nature » (Sanchez 19).

Ayant suivi avec un vif intérêt les actualités des attentats liés à la religion, nous avons choisi de faire une recherche sur l'intolérance et le fanatisme religieux en revisitant et en valorisant l'étude de quelques œuvres de Voltaire telles que *Zaïre*, *Mahomet*, et *Alzire* pour établir comment ce philosophe dramaturge traite de ce sujet et propose de la résoudre à son époque. Cette recherche nous aidera donc, en tant que littéraire, à intervenir et à sensibiliser les lecteurs sur les conséquences désastreuses du fanatisme religieux de nos jours. Elle nous servira également à contribuer à la connaissance de la littérature française, surtout la tragédie voltairienne.

En utilisant une approche poétique et rhétorique, nous espérons approfondir l'analyse des trois pièces afin de mener à bien notre recherche. Bien qu'il y ait beaucoup d'informations sur la biographie et les contes de Voltaire, peu d'études se sont penchées sur de ses pièces, d'où la grande originalité de ce travail. Il n'y a pas non plus, à ce jour, d'édition complète des pièces de l'auteur, ce qui est paradoxal pour un auteur connu principalement, en son temps, comme dramaturge.

Notre mémoire s'organisera autour de quatre chapitres. Le premier prendra en compte le contexte historique des événements politiques et religieux des XVI^e et XVII^e siècles. Sur le plan politique, nous constaterons que la monarchie absolue du règne de Louis XIV est étroitement liée aux conflits religieux entre l'Église catholique et les protestants. Nous traiterons également de l'engagement littéraire de Voltaire et de ses contemporains, en particulier de Montesquieu et de Denis Diderot et nous analyserons leurs témoignages en matière de religion, précisément la critique de l'intolérance et du fanatisme. Ensuite, le deuxième chapitre sera focalisé sur une étude de *Zaïre*. Dans ce chapitre, nous ferons ressortir, dans le contexte historique des croisades, comment le personnage éponyme, Zaïre, qui est née chrétienne mais élevée dans la foi et dans la culture musulmane, deviendra une victime de la passion chrétienne. À travers cet épisode, nous aborderons des thèmes tels que la croyance que nous mettrons en relation avec l'instruction et la relativité des croyances. C'est-à-dire que nous étudierons comment le milieu géographique dans lequel évolue un individu influence son choix religieux. Nous examinerons également les problèmes de la rivalité entre le christianisme et l'islamisme, le conflit entre le désir amoureux et le devoir d'obéissance religieuse, la vertu et la religion. Quant au troisième chapitre, il portera sur un examen critique du *Fanatisme ou Mahomet le prophète*. Dans cette tragédie, à travers le personnage du prophète Mahomet, nous mettrons en relief comment Voltaire a rigoureusement dénoncé l'intolérance et le fanatisme du catholicisme en se cachant derrière la religion musulmane. De plus, à travers l'étude de cette pièce, nous traiterons des thèmes tels que la résistance de Zopire à l'idée de la réconciliation, la rencontre de Mahomet et Zopire, l'opposition à l'imposture et à la tyrannie, la mise en scène de l'affrontement des civilisations qui sera évidente à travers la tension entre les deux grands pouvoirs politiques : les chefs d'États de Médine et de la Mecque, la manipulation et la séduction, la séduction et le fanatisme qui se

manifestera dans l'enthousiasme fanatique de Séide, le patricide, et la reconnaissance et la découverte des mensonges de Mahomet. Enfin, le chapitre quatre analysera une tragédie de l'histoire de la conquête de l'Amérique du Sud par l'Espagne dans *Alzire*. À travers cet évènement, nous examinerons les grands problèmes liés à la colonisation à cette époque. En faisant ceci, nous serons amenés à aborder les thèmes tels que l'esclavage, l'absolutisme, la conversion forcée, la résistance, la vengeance, les conceptions opposées du pouvoir et de l'évangélisation, ainsi que le grand thème de la pièce, le pardon chrétien.

Chapitre 1 : Violence et intolérance politico-religieuses entre le XVI^e et XVIII^e siècle en France et ses impacts sur la société

Ce chapitre prend en compte la définition de la religion et son interprétation scandaleuse des clergés et ses impacts sur la société française du XVIII^e siècle. Il va faire ensuite la lumière sur les problèmes émanant de la mauvaise interprétation et des pratiques inhumaines au sein de l'église catholique qui vont conduire les fidèles à la barbarie et à la torture des fidèles d'opinions nuancés ou contraires. La dernière partie parlera de l'apport des idées philosophiques et leurs impacts sur la littérature pendant le siècle des Lumières.

Partie 1 : Les pratiques religieuses et ses enjeux socio-politiques entre le XVI^e et XVIII^e siècles en France

a. La notion de la religion et ses explications ecclésiastiques

Par définition la religion est :

une forme de culte qui comprend un ensemble d'attitudes, de croyances et de pratiques empreintes de vénération, qui sont soit personnelles, soit préconisées par une organisation. La religion implique habituellement la croyance en un Dieu unique ou en plusieurs divinités ; elle considère parfois des humains, des objets, des désirs ou des forces comme étant dignes d'adoration. Bon nombre de religions sont fondées sur une étude humaine de la nature, alors que d'autres sont des religions révélées. Il y a la vraie religion et les fausses. (Watchtower, 310).

Comme le souligne cette définition, deux formes de liens spécifiques à la religion sont reconnues. D'une part, la religion peut établir des liens sociaux qui rassemblent les fidèles d'une croyance religieuse. Cette dimension correspond à la relation sociale et extérieure du culte.

Autrement dit, par ce lien, nous parlons de la connexion avec la divinité par un groupe qui partage les mêmes croyances et cultures. D'autre part, il existe un lien entre l'homme et son Dieu et ceci indique sa relation personnelle et intérieure avec son objet de croyance¹. À partir de la réflexion de Didier Moulinier, il est clair que la religion préconise dans ses pratiques un développement serein des relations interpersonnelles entre les fidèles. Nous prenons à témoin les dix commandements de la *Bible* parmi lesquels six sur dix ne parlent que de la relation horizontale entre l'homme et son prochain.

Honore ton père et ta mère afin de vivre longtemps dans le pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne.

Tu ne commettras pas de meurtre.

Tu ne commettras pas d'adultère. Tu ne commettras pas de vol. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son esclave, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni quoi que ce soit qui lui appartienne (Exode 20.1-26).

L'importance de cette relation est mise en relief plusieurs fois dans la *Bible*. Même l'apôtre Paul s'est interrogé sur cet aspect de relation dans l'un de ses enseignements : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jean 14 :19). Cependant, la religion dans ses pratiques a catégoriquement mis de côté cet aspect humain des commandements et se

¹ Didier Moulinier a également identifié ces liens sous la forme de deux aspects importants de la religion : l'«horizontalité» et la «verticalité». Il explique ce concept comme un aspect social et extérieur lié au culte. Alors par son aspect social, la religion relie l'humanité «horizontalement» à la faveur d'un lien «vertical» avec Dieu. L'autre aspect, consiste en un aspect personnel et intérieur qui est lié à la foi. Pour un individu, c'est d'abord métaphysiquement le fait de croire en Dieu, puis existentiellement le fait de régler sa vie en fonction de cette croyance intime (n.pag.).

noie dans l'hypocrisie, l'intolérance et la barbarie. C'est dans ces perspectives que Didier Moulinier qualifie la religion d'« adhésion irréfléchie » : « la croyance est une disposition de l'esprit qui se manifeste sous la forme d'une adhésion irréfléchie à une idée tenue pour vraie » (n. pag.). Cette attitude corrompue et irréfléchie des clergés à l'époque a certainement créé des tensions au sein de la société française d'alors et continue par en créer jusqu'à présent.

b. Les évènements politiques et religieux

En ce qui concerne la démarche vers la période des Lumières, Michel Laurin remarque que « À la fin du XV^e siècle, de nombreux facteurs engendrent la naissance de l'humanisme, qui se développe pendant la Renaissance. Dans ce mouvement littéraire, l'homme souhaite faire reculer les limites de la connaissance et se libérer des superstitions et des servitudes du Moyen Âge » (41). Il ajoute également que « Grâce aux progrès qui s'observent dans le domaine technique et scientifique, les recherches peuvent se rattacher à l'expérimentation plutôt qu'au principe d'autorité, ce qui amène l'homme à devenir éclairé. L'invention de l'imprimerie assure la propagation du savoir et la relecture de la Bible opérée à cette époque révèle les mensonges et l'hypocrisie du clergé » (46). Notons que c'est également à l'époque où le pape « décide de pardonner les transgressions de ses membres en leur vendant les 'indulgences' pour la construction de Saint-Pierre-de-Rome, déclenchant une vague de protestations qui va plus tard mener à une réforme religieuse » (46). Cette décision du pape provoque le mécontentement des fidèles et « Martin Luther était le premier à protester contre ce « faux enseignement » du pardon en arguant que les chrétiens ne doivent obéir qu'aux commandements des Saintes Écritures » (46). À cause de cette révolte, il a été « excommunié mais le fait d'exprimer librement sa pensée donne naissance à la Réforme (qui signifie « revenir à la forme, à la foi primitive ») et ceci engendre le protestantisme », qui en Angleterre, prendrait le nom d'anglicisme » (46). En fait, la

« puissance catholique est affaiblie par cette réforme religieuse et dans la quête de reprendre le terrain perdu en faveur de ces réformistes, l'Église va entrer dans des guerres de religion avec les protestants qui vont durer des décennies (1562-1598) » (46).

En effet, le conflit entre les catholiques et les protestants ont engendré sept guerres de religion caractérisées par des violences et des atrocités dont le comble a eu lieu pendant la St Barthélémy. Durant cette nuit-là, des milliers de protestants ont été assassinés à Paris par un ordre royal. Cet évènement tragique se situe dans un contexte historique de fortes tensions et de haine entre catholiques et huguenots et dans le but de calmer cette tension, la reine-mère Catherine de Médicis décide d'unir sa fille, la princesse Marguerite de Valois, au jeune Henri de Bourbon, roi de Navarre -et futur roi de France, connu sous le nom d'Henri IV. L'union a lieu le 18 août 1572 à Paris, en présence de tous les gentilshommes et chefs militaires du parti protestant. Malgré les nombreuses festivités qui animent les rues de la capitale à cette occasion, cette union est loin de régler le problème, ou de trouver l'unanimité dans les deux camps. La sanglante nuit de la Saint-Barthélemy entraîne le pays dans une quatrième guerre de religion, qui dure huit mois. Les catholiques assiègent les places fortes protestantes, mais ils échouent devant La Rochelle, où la paix est signée à l'été 1573. Elle est suivie d'un édit de pacification. (Laroche-Signorile, n.pag.). Henri IV, en tant que roi protestant, lors de son avènement au trône royal, a promulgué l'Édit de Nantes le 30 Avril 1598, dans l'objectif principal de libérer les protestants de l'oppression de l'Église catholique et de donner l'assurance d'une coexistence pacifique entre les deux camps religieux. Pierre Brunel remarque que l'« Édit de Nantes, [...] assure à 125 000 protestants (sur 17 millions de Français) la liberté de conscience, tous les droits civils ordinaires, des lieux de culte, une centaine de places fortes (176). En revanche, Louis XIII proclame en 1629 l'Édit d'Alès qui réduit la liberté de culte des protestants, à l'exception de leurs privilèges

politiques (Favre 86). Cette liberté de religion sera maintenue jusqu'à l'abolition de l'édit de Nantes en 1685 par Louis XIV. À sa prise du pouvoir, ce dernier reprend le grand dessein de son prédécesseur pour constituer un « État unifié ». Mais l'unification a échoué à cause de la faiblesse des rois successeurs : Louis XV et XVI. Ce qui a favorisé la reprise des persécutions des protestants qui a duré jusqu'aux critiques des philosophes du XVIII^e siècle pour voir enfin l'instauration d'une véritable tolérance religieuse. C'est donc dans le contexte de deux siècles d'intolérance religieuse (malgré quelques années au cours desquelles un dialogue a, certes, été possible) qu'il faut circonscrire les œuvres de Voltaire.

Partie 2 : Les philosophes du siècle des Lumières et la religion

a. L'engagement et les changements littéraires durant le 18^e siècle.

Le règne de Louis XIV est symbolisé par « l'absolutisme, l'immobilisme et l'autoritarisme » car une simple lettre de cachet signée de sa main décidait arbitrairement de l'exil ou l'embalement de quiconque elle visait » (Laurin 113). C'est cette dureté et fermeté du roi couplée des intolérances religieuses qui seront à la base de l'émergence de la révolte littéraire des écrivains et philosophes du siècle des Lumières. Le XVIII^e siècle a connu les grands philosophes et écrivains des Lumières tels que Voltaire, Diderot, Rousseau, Montesquieu. Ces philosophes des Lumières dans leurs œuvres dénoncent les injustices socio-culturelles, socio-économiques, socio-politiques, et socio-religieuses qui ont bien marqué cette époque. Dans le cadre de cette étude, nous nous pencherons sur la philosophie et la religion de cette époque. Tout d'abord, à l'égard de la philosophie, l'un des changements principaux est la liberté de pensée et la liberté des mœurs dont fait preuve l'écrivain des Lumières, qui, d'une part, ne se contente pas de répéter les choses sans les analyser : il dénonce, il s'insurge, il participe à un

monde dont on remet en cause les repères et les fondements. Pour combattre les préjugés et les idées reçues, la science lui sera d'un inestimable secours. D'autre part, l'écrivain des Lumières a un goût certain pour les questions éthiques, proposant parfois des sujets audacieux qui déclenchent des scandales. Ensuite, les œuvres traitent d'une façon marquée la question du bonheur terrestre. Pour terminer, il convient de souligner un changement fondamental dans le domaine des arts littéraires. Dans sa fonction sociale, de changer les choses. L'art est désormais le lieu où il accompagne l'homme dans sa quête de la liberté et du bonheur (Garceau et de Lisle, 27-28). Autre un changement remarquable, la définition traditionnelle d'un philosophe est reprécisée. Dans cette optique traditionnelle, celui-ci est un homme qui étudie les rapports des causes et des effets, et qui est sage dans le domaine moral. Cependant, le XVIII^e siècle transforme cette conception du Philosophe. Dans la nouvelle perspective, le Philosophe cesse d'être un individu hors du monde pour devenir homme parmi les hommes : l'écrivain, le penseur, le défenseur de causes perdues (Brunel et Bellenger 297). Cette nouvelle position de pensée a influencé presque tous les grands penseurs du siècle. C'est ainsi qu'ils ont mené des réflexions sur les problèmes qui gangrènent la société notamment les ennuis religieux. Ayant souligné les raisons pour lesquelles le XVIII^e siècle est baptisé le « siècle des Lumières », discutons maintenant des apports des philosophes en matière de religion à cette époque-là.

b. Perspectives de Montesquieu et Vision de Diderot

Pour commencer, Montesquieu est l'un de ceux qui ont violemment critiqué la religion. Pour bien s'engager et pour combattre les abus religieux sans être victime de la censure, en 1721, il publie anonymement *Les Lettres Persanes*, œuvre dans laquelle son personnage Usbek, contraint à l'exil, visite la France avec Rica, de 1711 à 1720. Avec Zélis, Mirza, Ibben et Rhedi, il échange des lettres qui l'informent des aspects du sérail alors qu'il fait connaître à ses

compatriotes les détails de la vie et de la culture françaises. (V.-L. Saulnier, 30). À travers ces personnages, l'auteur met en lumière sa révolte contre toutes sortes d'abus qui marquent l'institution religieuse de cette époque. Dans sa critique, il fait la satire sociale de l'institution religieuse, des religieux et des fidèles. Par exemple, il fait une critique sanglante du comportement du clergé, de leur corruption, du comportement des fidèles ; il critique la politique religieuse, dénonce le dogmatisme, et l'intolérance religieuse. En donnant la parole à Usbek qui écrit une lettre à Rhédi, à Venise, il ridiculise les pratiques et les traditions religieuses en ces termes :

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la religion ; [...] Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour pour les hommes, la pitié envers les parents, sont toujours les premiers actes de religion. En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité : car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux ; que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi, c'est -à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité... (Lettre XLVI, 106-107).

L'observation de ce personnage révèle sa grande surprise au sujet des conflits et des divisions religieux entre les gens honorables de cette société. Celui-ci pense que les arguments religieux sont inutiles car quelle que soit l'appartenance religieuse de l'individu, la valorisation et l'appréciation de la diversité humaine doivent être la priorité. Tout simplement, cet écrivain

dénonce l'intolérance religieuse, mais en prêchant la tolérance qui doit être la vertu centrale de chaque institution ecclésiastique. Nous pouvons donc résumer la philosophie de Montesquieu avec ce proverbe : servir l'homme c'est servir Dieu. Comme dans *Alzire* de Voltaire, Montesquieu, à travers son personnage d'Usbek, questionne ce qui constitue réellement une 'vraie' et une 'fausse' religion en ce qui concerne les rites ou les pratiques religieux et les langues du culte. Usbek est ainsi confronté à ce problème :

Un homme faisait tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet. Je voudrais vous servir selon votre volonté; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sais en quelle langue je dois vous parler. Je sais non plus en quelle posture je dois me mettre [...] Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravansérail. Trois hommes qui étaient auprès de là me firent trembler; ils me soutirent tous trois que je vous avais grièvement offensé ; l'un, parce que cet animal était immonde; l'autre parce qu'il était étouffé ; l'autre enfin, parce qu'il n'était pas poisson [...] Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable [...] »

(Lettre XLVI, 106-108).

Dans cet extrait, Montesquieu critique le manque de liberté permettant de professer ouvertement sa foi. D'une certaine façon, c'est la dénonciation de l'injustice religieuse qui s'appuie sur le fait d'imposer la croyance d'une personne sur son prochain. Or l'un des droits fondamentaux de l'homme est sa liberté. Ici, la question qui mérite d'être posée est : si tout le monde considère sa religion comme la meilleure et la seule valable, comment peut-on cohabiter religieusement en paix ? C'est pourquoi les philosophes des Lumières proposeront une religion universelle qui a pour but de neutraliser tous ces arguments concernant la « vérité et la fausseté » et la « pureté et

l'impureté » de la religion. Ceci est renforcé par Laurent Versini, qui déclare, dans sa préface des *Lettres persanes* que « [...] le contenu de l'ouvrage étant trop analytique, satirique, politique, économique ou philosophique. Au mieux, il s'agit d'un « roman impur » qui véhicule une « philosophie impure », c'est-à-dire trop compromise, comme les Lumières dans leur ensemble, avec le concret, l'action, la science (5).

Vision de Diderot

Denis Diderot, un philosophe athé, a également lancé ses piques contre la religion dans son ensemble. Sa doctrine est hostile à une révélation et à la providence. Il se base sur le matérialisme. Pour lui, ce que l'on nomme métaphysique et morale n'est qu'une invention humaine dictée par nos sens. Son Encyclopédie est d'ailleurs une arme contre la foi qu'il critique par des articles cachés, par exemple l'article « Siako » qui ridiculise le Pape et « Ypaini » qui dépeint la messe comme un rite païen (n.pag.). Xavier Martin, entre autres dans son ouvrage *Voltaire méconnu*, décrit la haine de Diderot pour la religion en ces termes, : « Jamais aucune religion ne fut aussi féconde en crimes que le christianisme » (158).

De même, dans sa pièce *Le Fils Naturel* de 1757, ce dramaturge, exprime son opposition au fanatisme religieux à travers le personnage de Constance :

Je connais les maux que le fanatisme a causés et ceux qu'il en faut craindre... Mais s'il paraissait aujourd'hui... parmi nous... Un monstre tel qu'il en a produit dans les temps de ténèbres, ou sa fureur et ses illusions arrosaient de sang cette terre... qu'on vît ce monstre s'avancer au plus grand des crimes en invoquant le secours du ciel... et tenant la loi de son dieu d'une main et de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets... Croyez, Dorval... Il y a sans doute encore des barbares... Mais les temps de

barbarie sont passés ; le siècle s'est éclairée ; la raison s'est épurée ; ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation. (IV, 3)

Dans ce discours, l'emploi de l'allégorie « monstre » par l'auteur pour représenter concrètement l'idée du fanatisme, souligne le degré de son aversion et l'expression de la réalité de ce phénomène religieux qui ravage la société de l'époque. De plus, Diderot a implicitement critiqué l'hypocrisie du clergé, qui sous prétexte d'évangélisation du peuple, emploie la force pour atteindre son but impérialiste. Il est également évident que les fanatiques commettent généralement des atrocités au nom de Dieu. Cependant, au début du siècle des Lumières, la raison devient un outil d'illumination pour le peuple innocent. Il est donc clair que la religion valorisée par Diderot est celle de la moralité et du bonheur de l'humanité et qu'il rejette les doctrines religieuses qui empêchent le bonheur et le développement de l'individu.

c. Voltaire face au fanatisme : L'Inquisition et l'autodafé

Comme l'indique François Garceau dans *Zadig ou la Destinée*, « [dans] toute l'histoire de la littérature française, Voltaire est sans doute l'un des écrivains ayant suscité les réactions les plus vives » (10). Comme ses contemporains, Voltaire est un philosophe et écrivain engagé qui a beaucoup influencé la société française au XVIII^e siècle par sa préoccupation pour le contexte social, politique, philosophique, littéraire, et religieux. C'est pourquoi il est décrit par Sainte-Beuve comme « homme de son temps par son engagement » (Brunel et Bellenger 330). Dans ce contexte, nous allons nous attarder sur sa préoccupation religieuse, politique, et sociale, telle qu'elle apparaît dans certains de ses ouvrages, préambule qui nous permettra ensuite d'analyser plus spécifiquement ses pièces de théâtre.

Dans sa carrière, Voltaire a mené une guerre implacable contre le fanatisme qui apparaît principalement dans les abus de l'Église catholique. Notons que la religion des siècles des Lumières a été véritablement marquée par toutes sortes d'atrocités et de barbarismes dont l'Inquisition et l'autodafé étaient les formes dominantes. L'Inquisition est une institution judiciaire catholique qui vise à rendre le pape et les moines plus puissants par la persécution et la condamnation de ceux qui ne vivent pas dans la foi catholique et qui sont considérés comme des « hérétiques » (Raymond Naves 252-253). Selon l'histoire de Naves dans le *Dictionnaire Philosophique*, « Saint Dominique est considéré comme le créateur de cette sainte institution » (252). Ceci est confirmé par ce dernier :

Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'Église le nommé Roger, porteur des présentes, à condition qu'il se fera maigre toute sa vie, qu'il jeûnera trois carènes dans l'année, qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera le 'san-benito' avec des croix, qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix 'pater' dans la journée, et vingt à l'heure de minuit ; qu'il gardera désormais la continence, et qu'il se présentera tous les mois au curé de sa paroisse, etc., tout cela sous peine d'être traité comme hérétique, parjure et impénitent. (252)

Alors que Dominique est le véritable fondateur de l'Inquisition, Louis de Paramo, un écrivain célèbre du Saint-Office, dans son optique établie selon laquelle Dieu est le maître de ce tribunal, cite l'excommunication d'Adam du jardin d'Éden pour prouver son argument. Il soutient en outre que « [les] habits de peau que Dieu » a donné à Adam et Ève peuvent être comparés à ceux du « modèle du san-benito que le Saint-Office fait porter aux hérétiques » (252). Il a également prouvé que Dieu est le premier inquisiteur car il dépossède l'homme de son bonheur dans le jardin comme le fait le Saint-Office en s'accaparant « les biens de tous les condamnés. » Louis de Paramo

remarque que « Jésus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi ; les papes furent inquisiteurs de droit divin, et enfin ils communiquèrent leur puissance à saint Dominique » (253). Dans son rapport, ce dernier révèle que ce tribunal catholique assassine plus de cent mille hérétiques. Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'Inquisition au Portugal, et est parfaitement en accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement: « Il y avait longtemps que le pape Boniface IX, au commencement du XV^e siècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal, de ville en ville, brûlé les hérétiques, les musulmans et les Juifs » (253). René Pomeau a également présenté dans son ouvrage *Voltaire par lui-même*, la réalité de cette « intolérance institutionnelle » en montrant « comment les condamnés sont publiquement immolés. Cette pratique nommée « autodafé », est dirigée par un prêtre « en surplus », « un moine voué à l'humilité et à la douceur », qui fait, dans de vastes cachots, subir les tortures aux hommes. Ce drame où on voit les détenus tués, est normalement suivi par les chansons de la messe » (139).

Dans son conte philosophique, *Candide ou l'Optimisme* de 1759, Voltaire dépeint la réalité de ce tribunal inhumain dans le contexte du tremblement de terre de Lisbonne de 1755. Au lendemain de ce désastre naturel qui a touché le Portugal, l'Inquisition et l'autodafé des hérétiques seront introduits pour éviter qu'il ne se reproduise plus à l'avenir. Cette mentalité superstitieuse de l'Église est mise en scène par ces paroles de Candide :

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel autodafé, il était décidé par l'Université de Coimbre que quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infallible pour empêcher la terre de trembler. (39-40)

Comme le révèle cette citation l'ignorance, des « sages du pays », c'est-à-dire les religieux et les grands savants théologiens d'une telle université reconnue, est ridiculisée. Au lieu que ces dirigeants emploient des approches scientifiques pour établir les causes de ce phénomène naturel qui affectent les hommes, ils utilisent plutôt la métaphysique, autrement dit, l'autodafé pour le déterminer. Cette approche arbitraire est la preuve incontestable d'un manque de raisonnement scientifique de la part de l'Église. Cunégonde a également dénoncé cette cérémonie d'exécution publique dans un dialogue avec Candide :

Enfin pour détourner le fléau des tremblements de terre, et pour Don Issachar, il plut à Monseigneur l'Inquisiteur de célébrer un autodafé, Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très bien placée; on servit aux Dames des rafraichissements entre la messe et l'exécution. Je fus à la vérité saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête Biscayen... (48)

Pol Gaillard dans une analyse critique de cet ouvrage souligne que « ... les événements qu'il rapporte ne sont pas seulement possibles, ils sont vrais : la terre a tremblé à Lisbonne, l'amiral Byng a été fusillé à Portsmouth, l'Inquisition a fait rôtir des gens au Portugal... (54). C'est précisément le fanatisme et la croyance aveugle que dénonce Voltaire.

Non seulement ce philosophe critique ce côté funeste du catholicisme, mais il dénonce la monarchie absolue en faisant une comparaison entre le système du gouvernement du colonisateur et celui d'*Eldorado*. L'expérience de Candide concernant le sort que subissent par exemple les esclaves noirs renforce le fait que le gouvernement soutient la politique dogmatique de l'Église pour la soumission totale de ces derniers. En revanche, la religion et la politique adoptée dans le royaume d'*Eldorado* sont marquées par la douceur et la compréhension. Cette liberté est mise en relief dans ce dialogue du bon vieillard qui parle ainsi de Dieu :

Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage...Nous le remercions sans cesse...
Nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques
d'actions de grâce solennellement tous les matins ; et cinq ou six mille musiciens les
accompagnent [...] Nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que
vous voulez dire avec vos moines. (117-118)

Ceci est la réaction d'un vieil homme du royaume Eldorado lorsque Cacambo et Candide le questionnent pour savoir comment on prie Dieu chez eux et quel système de politique prédomine dans son pays. De plus, l'auteur de ce conte recommande fortement une religion d'inclusion sociale à travers ces paroles du vieillard quand Cacambo l'interroge sur la religion pratiquée à Eldorado : « Nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin... » (115). Ceci implique que l'individu a la liberté de professer sa foi sans aucune censure ni intimidation. C'est cette religion universelle, qui n'est pas destinée à un groupe social déterminé, mais qui s'adresse à tous les hommes, de tous les pays et de tous les temps que proposent Voltaire et ses contemporains (Brunel et Bellenger 334). Soulignons que ce royaume utopique que Voltaire décrit est une stratégie pour faire pénétrer ses lecteurs dans un monde imaginaire afin de les faire raisonner et mieux apprécier une religion et une politique qui s'appuient sur la valorisation de la vie humaine.

De plus, l'une des préoccupations de Voltaire est la défense de ceux qui n'ont pas de voix et qui sont souvent des victimes de l'extrémisme religieux. Bien qu'il s'engage dans les affaires de Rochette de 1761 et de Sirven 1762, son intervention dans l'Affaire Calas formera le nœud de notre discussion à propos de la critique de l'institution judiciaire française, le parlement de Toulouse en particulier. Dans cette affaire, Jean Calas a été accusé à tort d'avoir tué son fils, Marc-Antoine qui désirait se convertir au catholicisme et par conséquent, il a été injustement condamné

à la roue par le Parlement de Toulouse. Si vraiment, comme le souligne René Pomeau dans son ouvrage, « *Ecraser l'Infâme* », que « les trois affaires sont proches chronologiquement et se situent dans la même région du Languedoc où les populations protestantes sont groupées et denses » (131-132), on peut affirmer avec un degré de certitude que le secret de cette accusation était le conflit religieux entre les protestants et les catholiques. En fait, l'Église catholique pourrait être responsable de l'assassinat de ce jeune homme et cela pourrait être une stratégie adoptée pour affaiblir la religion 'réformée' en la dépeignant comme une institution violente et intolérante par cet acte odieux. En revanche, Voltaire dans *Le Traité sur la tolérance* (1763) profite de l'occasion pour mettre en lumière les subversions de la justice française et aussi critiquer sévèrement l'intolérance des catholiques envers les protestants. Voltaire affirme catégoriquement, dans sa prise de position dans cette affaire qu'il « s'agissait de savoir si un père et une mère avaient étranglé leur fils pour plaire à Dieu, si un frère avait étranglé son frère, si un ami avait étranglé son ami, et si les juges avaient à se reprocher d'avoir fait mourir sur la roue un père innocent ou d'avoir épargné une mère, un frère, un ami coupable » (Van Den Heuvel 163-164). Ce discours montre que ce dernier doute du fait qu'une famille religieuse puisse commettre une telle atrocité au nom de la religion. Il questionne alors la crédibilité et l'authenticité de ce soupçon. Il est difficile de croire que Jean Calas est l'assassin de son propre fils car leur servante Jeanne est catholique. Par une simple logique, si ce père n'a fait aucun mal à cette fille qui l'a servi pendant des années, pourquoi étranglerait-il son propre fils qui voulait se convertir au catholicisme ? La détermination de Voltaire d'aller jusqu'au bout pour découvrir la cause de la mort mystérieuse de Marc-Antoine est précisée ainsi : « Le meurtre de Calas, commis dans Toulouse avec le glaive de la justice, le 9 mars 1762, est un des plus singuliers événements qui méritent l'attention de notre âge et de la postérité » (Van Den Heuvel 163). Dans ce contexte, « le glaive de la justice » fait allusion à

l'injustice de la cour toulousaine qui est étroitement liée au fanatisme pour la condamnation arbitraire de ce protestant innocent. D'ailleurs, dans le *Traité*, il a ouvertement attaqué l'Église catholique et son intolérance lorsqu'il dit :

Vous répondez que la différence est grande, que toutes les religions sont les ouvrages des hommes, et que l'Église catholique, apostolique et romaine, est seule l'ouvrage de Dieu. Mais en bonne foi, parce que notre religion est divine doit-elle régner par la haine, par les fureurs, par les exils, par les prisons, les tortures, les meurtres, et les actions de grâces rendues à Dieu pour ces meurtres ? Vous savez que l'intolérance ne produit que des hypocrites ou des rebelles : quelle funeste alternative ! (Van Den Heuvel 601)

Dans ce discours, Voltaire questionne la pureté et la vérité de l'enseignement du catholicisme qui lui semble absurde, car il n'y a pas de corrélation entre la doctrine de l'Église et le comportement des religieux envers les anticatholiques. Pourquoi le soi-disant « Église céleste » qui devrait être un bon exemple pour les autres, devient-elle sanguinaire ? Dans ce cadre, la pseudo-supériorité, l'obscurantisme, et le mensonge de l'Église, qui sont des ennemis de la raison, sont fortement dénoncés par le philosophe. Comme la mort de Jean Calas a été provoqué, il critique le fondement criminel de la religion chrétienne : « Jamais aucune religion ne fut aussi féconde en crimes que le christianisme ; depuis le meurtre d'Abel jusqu'au supplice de Calas » (Lepape 293). Cependant, grâce à son intervention, le 9 mars 1765, les magistrats de la Cour royale prouvent « unanimement » l'innocence de la famille Calas par rapport à l'assassinat de Marc-Antoine. À la suite de cette revendication, les magistrats rétablissent la famille de Jean Calas dans ses droits et réhabilitent la mémoire de cette victime (Van Den Heuvel 649). Il convient de noter que, tout au long de l'enquête, les témoignages des membres de la famille et celui du condamné ne donnent aucune indication selon lesquelles ce père aurait été responsable de la mort

de son fils. Mais il a été finalement roué. Même l'enquête des capitouls dirigée par David de Beaudrigue ne vise pas à établir la vérité, mais à « vérifier une conviction ». L'enquête a été faite avec la collaboration de l'Église catholique (Pomeau, « *Écraser l'Infâme* » 138). La situation dans laquelle Jean Calas se trouve devant la justice de Toulouse peut être liée à un adage africain qui dit : « le poussin ne peut pas être justifié dans la Cour des éperviers ». Dans cette analogie, il est toujours la proie de l'épervier. Donc le poussin est toujours coupable. C'est exactement le cas de Jean Calas qui a été délibérément accusé à cause de sa croyance protestante. L'Église catholique ne peut parler en faveur de cet homme à cause des tensions religieuses.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons dire que la religion dans son ensemble est un outil qui doit normalement revigorer les relations humaines, mais la malhonnêteté des clergés a détourné la religion de ses voies humanistes et l'a plongé dans un abîme infernal. Cette attitude irresponsable des hommes de Dieu a conduit aux traitements inhumains en France pendant plusieurs siècles où plusieurs fidèles sont massacrés au nom de la religion. Par conséquent, le développement des idées humanistes a engendré des mouvements philosophiques connus sous le nom des Lumières. Aux vues de ces atrocités les philosophes se sont donné une nouvelle mission qui est de libérer l'humanité du joug de la foi caractérisée par la violence et du mépris. Les écrivains et les philosophes ont désormais centré leurs écritures sur la justice et le pardon de l'autre d'où la publication de *Traité sur l'intolérance* de Voltaire.

Chapitre 2 : Zaire, une martyre de la religion

Zaire est une tragédie en cinq actes, publiée en 1738 et représentée pour la première fois le 13 août 1732 sur la scène du Théâtre-Français (*Dictionnaire Voltaire* 245). La pièce parle de l'amour, d'une jeune fille captive de guerre, d'origine chrétienne, et d'un jeune homme Orosmane devenu gouverneur de Jérusalem, après la conquête des chrétiens de cette ville. Les deux amoureux ont décidé d'officialiser leur relation par le mariage, quand brusquement apparaît Nérestan, le jeune chevalier français aussi d'origine chrétienne, qui était autrefois emprisonné avec Zaire, et apporte la rançon pour la libération de dix compatriotes y compris Zaire et le vieux Lusignan, le vieux roi chrétien de Jérusalem emprisonné par Saladin. Par conséquent, le chef, libère cent chevaliers au lieu de dix à l'exception de Zaire. Cependant, Lusignan a découvert, après sa libération des signes sur le corps de Zaire et de Nérestan que les deux jeunes sont bien ses enfants. Mais Lusignan sera déçu de la conversion en islam de sa fille, fait tout pour ramener celle-ci dans la foi chrétienne. Bien que Cette situation ait plongée Zaire dans un dilemme, elle passa outre et reçoit le baptême la nuit. Ce qui a énervé le gouverneur qui a cherché, par la suite, un moyen pour poignarder Zaire et se suicide lui-même à la fin. Dans cette œuvre, Voltaire, le grand « apôtre de la tolérance » (Cave et Davies 441), critique sévèrement l'intolérance et le fanatisme religieux, ce qui rejoint les préoccupations de la plupart des écrivains et des philosophes des Lumières. Dans le développement de la problématique qui fait l'objet de cet ouvrage, nous allons principalement nous concentrer sur l'analyse du caractère des personnages principaux en examinant les répliques et les différents dialogues afin de mettre en relief les manières par lesquelles le dramaturge réussit à présenter et à dénoncer la religion.

Partie 1 : La croyance

a. L'instruction et la relativité géographique des croyances

Dès la première scène du premier acte, le personnage éponyme, Zaire, attire notre attention sur la situation dans laquelle elle se trouve car elle est victime de circonstances incontrôlables. En effet, la religion adoptée dans le lieu dans lequel elle évolue est incompatible avec celle de sa naissance. Le sort que subit ce personnage est mis en lumière par cette réponse lorsque sa confidente Fatime la blâme d'avoir embrassé le culte des infidèles :

Je n'ai point d'autre preuve, et mon cœur qui s'ignore

Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre ?

La coutume, la loi plia mes premiers ans

À la religion des heureux musulmans.

Je le vois trop les soins qu'on prend de notre enfance

Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,

Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

L'instruction fait tout ; (I, 1, nous soulignons)

Comme le souligne Pierre Frantz dans sa préface de *Zaire* : « [...] l'appartenance religieuse dépend du lieu où l'on est élevé [...] » (31), ce qui suppose que la religion est donc relative. Ce que défend Voltaire ici est le fait qu'il n'y a pas de Vérité absolue, universelle. Dans cette optique, Djavâd Hadidi souligne que « cette jeune fille captive d'origine catholique n'est pas coupable de se convertir et d'avoir été élevée dans la foi musulmane parce que les hasards de la naissance ont décidé de sa religion » (28). Cette citation nous permet de rappeler que l'héroïne a été arrachée des

bras de ses parents français dès son enfance et a été élevée par ceux qui sont, en théorie, ses ennemis. Sa situation est donc paradoxale : chrétienne, elle a été éduquée selon des valeurs musulmanes. Pierre Frantz remarque également que l'auteur « diversifie ses personnages selon leur degré d'appartenance à la foi catholique ». Par exemple, il explique :

Nérestan a été racheté par les chrétiens, élevé en France, et il a pu dès son enfance connaître la religion chrétienne. Fatime, qui n'a été capturée qu'à l'âge de dix ans, c'est-à-dire après avoir accédé à l'âge de raison, reste fidèle à une religion dont elle connaît les éléments tout en restant proche de Zaïre, qui, elle, n'a vraiment connu que l'Islamisme. (31)

L'ignorance de cette dernière se dévoile quand celle-ci déclare : « La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue » (I, 1). Toujours au sujet de l'influence de l'environnement sur l'appartenance religieuse, René Pomeau ajoute dans son ouvrage *La Religion de Voltaire* que « [les] croyances religieuses adoptées sous l'influence de l'entourage, n'ont pas de fondement rationnel » (145). C'est précisément ce que nous remarquons à propos du personnage de Zaïre qui embrasse la foi musulmane qui suit les préceptes inculqués dès son enfance.

b. La rivalité entre le christianisme et l'islamisme

Dans cette œuvre, Voltaire invente une intrigue qui suppose une opposition entre la foi chrétienne et la foi musulmane et dont le thème de l'amour est l'élément catalyseur avant la fin pathétique et tragique des deux protagonistes. Cette intolérance qui divise les croyants entre des deux religions va avoir d'importantes conséquences sur l'amour, séparant à jamais les deux amants, la jeune fille chrétienne Zaïre, et Orosmane, le roi sultan du royaume de Jérusalem. La guerre entre l'Église catholique et la religion musulmane est évoquée dans cette déclaration de Lusignan, le père de Zaïre :

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraiement pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux...
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... Ô fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes, [...] (II,3)

Dans cette tirade, Voltaire donne l'occasion à ce père infortuné de faire un rappel historique du conflit religieux qui engendre la captivité des chrétiens de Jérusalem, victimes du gouverneur Noradin, puis de son successeur Orosmane. Dans un premier temps, ce discours semble être l'expression de son désespoir et montre les nombreux sacrifices subis pour la gloire de Dieu. Après tous les malheurs énoncés, il lui faut encore être le témoin de ce qu'il considère la trahison de sa fille. Il tente en réalité, par le ton de la lamentation, de persuader Zaïre de se convertir au culte de

ses ancêtres. L'emploi des termes ce « cachot affreux » renforce le degré de souffrance qu'il a endurée, et la mention des « larmes » versées vise à engendrer la compassion de l'interlocuteur. De plus, la violence religieuse entre le catholicisme et l'islamisme est concrétisée par la scansion en anaphore de « C'est le sang » et l'emploi d'un champ lexical de la violence : « massacrer » et « égorgés », verbes qui témoignent de cette atrocité. Les noms tels que « rois », « héros », et « martyrs » qui suivent l'expression « C'est le sang de(s) » nous renseignent sur la mort des combattants qui ont défendu la foi chrétienne et contribué à rappeler Zaïre de sa naissance et de son devoir. Disons que l'usage de cette anaphore est une stratégie adoptée pour rendre le discours très vif afin de manipuler l'héroïne pour qu'elle renonce à la foi de son amant. C'est également l'éducation de sa fille qu'il condamne ainsi que le fait qu'elle semble ne pas prendre en compte la haine qui existe entre eux et les conquérants. L'erreur de cette dernière est mise en lumière par le questionnement de son père dans ce vers : « Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ? ». Cet homme qui a consacré toute sa vie à défendre la gloire de Dieu nous permet d'évoquer le questionnement de Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* quand il se demande : « Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? » (198). Voltaire insère cette interrogation au cœur d'une intrigue qui valorise le contexte historique, celui où les chrétiens luttent pour la défense de la gloire de Dieu. C'est exactement à ceci que fait allusion Voltaire par ce discours de Lusignan. De plus, l'intolérance de Lusignan est accentuée car, selon sa perspective, la profession de la foi musulmane de sa fille est un blasphème, et donc elle devient l'ennemi de Dieu et des croyants. Remarquons que la répétition de « Ton Dieu » dans le dernier vers sert à insister sur la gravité de la situation. Ce vers montre également les préjugés de ce vieux chrétien

envers la religion musulmane. Dans un autre dialogue entre les deux jeunes esclaves, au sujet de cet amour avec un infidèle, Fatime montre à son tour sa résistance par ces mots :

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?

À la loi musulmane à jamais asservie,

Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;

Vous allez épouser leur superbe vainqueur. (I, 1)

Ce discours sert ici de miroir pour comprendre la nature a priori servile du croyant musulman, que Fatime considère comme l'ennemi du christianisme, et c'est pourquoi elle met en garde sa maîtresse contre son projet de mariage. À travers ce personnage également, l'intolérance du catholicisme est mise en évidence car celle-ci, malgré la douceur d'Orosmane envers elle, le considère toujours comme un adversaire et fait tout son possible pour convaincre Zaïre de ne pas se marier avec lui. En fait, Fatime fait partie des opposants chrétiens qui persuadent cette dernière de renoncer à son amour pour le roi musulman. Observons l'interrogation de Fatime énoncée dans le premier vers qui est une critique du comportement négatif de Zaïre envers la religion de ses ancêtres. Peut-être que la question qui vient à l'esprit de sa confidente est la suivante : pourquoi une chrétienne qui garde toujours sa croix autour du cou va-t-elle devenir tout à coup la porte-parole de la religion de leur oppresseur ? Parlons brièvement du personnage de Lusignan afin de bien comprendre son rôle en tant que père de Nérestan et de Zaïre. Dans l'intrigue de la pièce, Lusignan est un roi chrétien qui faisait partie des guerriers chrétiens durant la prise de Jérusalem par les forces musulmanes. Après la conquête, il devient le captif d'Orosmane pendant vingt ans. Mais grâce à la négociation de ces deux enfants avec le roi, il a finalement regagné sa liberté. Cependant, il est évident que l'apparition et l'influence de Nérestan et de son père, en tant que personnages chrétiens, contribuent à l'érosion de l'amour entre Zaïre et Orosmane, ce qui sera la

cause primordiale de l'atrocité commise par ce dernier à la fin de pièce. L'intolérance de celui-ci et de son père envers la religion musulmane sera mise en lumière par une analyse approfondie de leurs dialogues et de leurs discours avec l'héroïne. Avant cela, notons que Nèrestan, qui est aussi prisonnier, retrouve sa liberté grâce à la générosité du roi de Jérusalem, Orosmane. Le génie de Voltaire tient notamment à la création d'une pièce complexe et non manichéenne. Ce chef, à la demande du jeune homme, accorde le droit d'aller chercher la rançon pour la libération de ses compatriotes chrétiens. Mais avant son retour, tout est prêt pour la cérémonie du mariage entre Zaïre et l'ennemi. Nérestan défendra sa religion en consacrant tous ses efforts pour persuader Zaïre et lui interdire de se marier avec cet infidèle à la mosquée. Le jeune libérateur Français devient en effet plus fanatique lorsqu'il découvre que la femme prétendue du soudan est sa propre sœur. En percevant ce conflit religieux selon une optique politique, nous pouvons dire qu'il s'agit également d'un affrontement des civilisations entre les croisés français et leur vainqueur musulman à l'époque des Croisades. Autrement dit, le conflit entre les musulmans et les chrétiens est la manifestation de confrontations des idéologies civilisatrices orientales et occidentales.

Dans son ouvrage, *Voltaire Et L'Islam*, Djavâd Hadidi, indique : « L'histoire se déroule en 1249 au moment de la septième croisade de Saint Louis. À cette date, Jérusalem était sous la domination des Corasmans et les allusions faites par Voltaire dans la pièce témoignent ses connaissances exactes » (29). D'après Pierre Frantz cependant, « l'histoire n'est là que pour l'atmosphère qu'elle donne à la pièce et il n'est guère possible de reconstituer un épisode historique précis » (36). Voltaire utilise en effet les noms de certains personnages historiques, mais ceux-ci appartiennent à des époques différentes et il a réuni en eux des traits hétérogènes. Par exemple, Lusignan est le nom d'une lignée. Guy Lusignan était le roi de Jérusalem et a été réduit à la captivité par Saladin plus de soixante ans avant la parution de *Zaïre*. Quant à Orosmane et à Zaïre,

ils sont des personnages fictifs, même si le premier doit au grand Saladin les traits héroïques de son caractère. Voltaire reviendra de la fiction à l'histoire lorsqu'il rédigera plus tard *l'Essai sur les mœurs*, dans lequel il donne des croisades un récit volontairement démystificateur (Frantz 36-37). En outre, un autre élément significatif lié à l'affrontement des deux civilisations est le choix de Jérusalem comme espace scénique. Comme le remarque Claude Blum dans son édition de la pièce, « le choix de Jérusalem comme lieu d'action est important car Voltaire s'est accordé toute la liberté avec la vérité de l'histoire » (34). Notons que la représentation des Croisades dans le théâtre de Voltaire est nécessaire, car c'est une lutte contre les guerres de religion et une démarche vers la connaissance prônée par les Lumières. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Victor-Lévy Beaulieu affirme à propos de *Zaïre* que « cette pièce restera comme le grand classique du théâtre des Lumières » (124).

Partie 2 : Les enjeux de la religion et la problématique des valeurs

éthiques

a. Indécision de Zaïre et son devoir d'obéissance religieuse

Nous essayerons ici d'examiner la pression mise sur Zaïre qui doit choisir entre son amour pour le soudan et sa conversion au christianisme. Zaïre est une victime prise entre ces deux civilisations dans l'acte III lorsqu'elle a finalement juré et promis à sa famille qu'elle resterait fidèle à la religion chrétienne, même si apparaît le soudan qui est prêt à la conduire à la mosquée afin de proclamer leur relation amoureuse avec une cérémonie de mariage. Étant déchirée entre les valeurs françaises et musulmanes, sa famille et son projet de mariage avec un infidèle, celle-ci est plongée dans le désespoir et développe une attitude froide envers Orosmane. Par conséquent, ce dernier reporte la date de leurs noces. Ce moment bouleversant est exposé par le discours qui suit :

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?

Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !

Hélas ! suis-je en effet Française, ou Musulmane ?

Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ? (III, 5)

Les questions qui sont soulevées dans ce monologue impliquent que cette dernière est dévastée à cause de sa position religieuse, culturelle, familiale et amoureuse. Elle ne sait pas quoi faire seule dans cette situation inextricable. La croix qu'elle porte dès sa naissance a déjà annoncé ce fardeau bien à l'avance. Dans la foi chrétienne, « la croix » est généralement le symbole de la souffrance et de la mort de Jésus-Christ, qui est le sauveur du monde. Il est probable que la mort tragique de Zaïre à la fin de la pièce est d'une certaine façon influencée par sa croix d'enfance. L'emploi de la ponctuation à la fin des deux derniers vers révèle également qu'elle se trouve dans un état de crise identitaire par rapport à ses origines, sa religion, son appartenance familiale, et son amour pour Orosmane. Dès le premier acte, on constate qu'Orosmane est amoureux de cette dernière, mais cet amour est en fait perçu comme un acte condamnable, ce que montre l'aveu que fait Zaïre à sa confidente, Fatime :

Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...

Tu rougis... je t'entends... garde- toi de penser

Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,

Que d'un maître absolu la superbe tendresse

M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,

Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger (I, 1)

L'emploi de l'aposiopèse dans ce dialogue révèle le sentiment amoureux de cette dernière pour Orosmane et le conflit qui en résulte, car elle comprend bien les enjeux de cette relation

musulmane-chrétienne. L'emploi du verbe « s'abaisser » indique que l'attitude froide de sa confidente peut nuire à son engagement amoureux. Notons également que l'emploi de l'oxymore « l'honneur honteux » implique paradoxalement la gloire et la disgrâce liées à cet amour. Pour Orosmane, c'est un privilège qu'il a accordé à cette jeune esclave d'être épris d'elle, mais dans le camp chrétien, c'est un échec qui implique une déchéance. Elle continue en mentionnant la naissance de cet amour criminel qu'elle considère comme « indigne », un autre terme qui appartient au champ lexical de la honte. Comme l'illustre cet extrait, il est donc évident qu'il y a une forte opposition entre les deux religions et, dans la guerre que se livrent les deux camps en présence, les musulmans sont les vainqueurs. La situation semble bloquée car, d'un côté comme de l'autre, les protagonistes sont, dans un premier temps, tout aussi peu ouverts à considérer l'autre religion, même si le respect entre les deux camps est mutuel. Orosmane déclare à Nèrestan :

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.

J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,

Se faisant estimer, commence à me déplaire :

Sors, et que le soleil, levé sur mes États,

Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. (I, 4,)

Pour bien comprendre et apprécier le rôle de Nèrestan, il est important de parler un peu de ses origines et de son évolution dans cette pièce : « Nèrestan est l'un des enfants captifs du roi Noradin qui a été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, et amené au roi saint Louis, qui lui a donné une éducation française » (Eva Jacobs, 77). C'est cette formation chrétienne et française qui l'inspirera plus tard à revendiquer la liberté de ses compatriotes. Pour contextualiser le discours ci-dessus, il s'agit d'une réaction d'Orosmane contre le projet de libération de Zaïre par son frère.

Ayant constaté que Zaïre est prête à trahir sa religion par amour pour Orosmane, sa confidente la met très sérieusement en garde : par ce geste, elle deviendrait ainsi « l'ennemie » des chrétiens. Il faut souligner également que le personnage d'Orosmane, construit selon le modèle des parfaits amants romanesques français, renonce petit à petit également à ses valeurs par amour pour Zaïre. Pour bien analyser comment Voltaire attaque la religion dans cette pièce il est indispensable de faire une étude approfondie des personnages chrétiens tels que Fatime, Nérestan, et Lusignan, le père de cette jeune captive.

Claude Blum apprécie la personnalité de Fatime lorsqu'il la décrit comme « une femme qui a des accents maternels », qui reçoit les confidences de Zaïre », et dont l'« exaltation religieuse confine parfois au fanatisme » (33). Maintenant étudions quelques dialogues entre celle-ci et Zaïre pour renforcer l'argument de Blum selon lequel la confidente est fanatique. Dans la première scène de l'acte I, lorsque Zaïre fait confiance à Fatime et lui révèle son amour secret pour leur maître, celle-ci montre ouvertement son opposition à ce projet en ces termes : « Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ? » (I, 1). Cette interrogation met en exergue son intolérance envers la foi qu'adopte le gouverneur Orosmane. Elle semble être un bon conseil pour sa maîtresse chrétienne, mais, en fait, elle garde la foi chrétienne au détriment des sentiments amoureux de Zaïre. De même, l'on peut considérer Fatime comme une éducatrice de la foi chrétienne, qui rappelle toujours à celle-ci ses origines chrétiennes. Par le rôle qu'elle joue dans cette tragédie, il est évident que Fatime veut garantir le bonheur de la jeune fille. Rappelons aussi que ce dialogue entre Fatime et Zaïre sert à dévoiler le secret de l'amour aux spectateurs ainsi que la haine entre les deux camps religieux.

Voyons maintenant comment son frère exprime son inquiétude à propos de cet amour abominable :

[...] On la retient... Que dis-je ? ... Ah ! Zaire elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie. (II, 1)

L'emploi de l'aposiopèse et la ponctuation révèle également la grande surprise de ce frère à propos de la décision de sa sœur qui renonce au christianisme et embrasse la religion musulmane. Paradoxalement, le projet du jeune homme d'assurer la libération des chevaliers chrétiens semble lui échapper car Zaire, qui devrait lutter pour la « chrétienté », n'est pas seulement dans le camp opposé, mais elle est aussi en train de consolider cette croyance impie par son mariage avec Orosmane. Nous pouvons donc déduire que Nérestan conçoit cet amour comme une trahison de la foi chrétienne. Les vers « N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel », et « l'espérance est trahie » évoquent bien ce sentiment de trahison par rapport à la culture chrétienne. Il est clair par ce discours que Nérestan ne tolère pas la religion musulmane et son attitude offre la possibilité d'une réflexion sur le fanatisme religieux de l'Église catholique envers l'Islamisme. Ce même comportement fanatique des chrétiens est critiqué par Voltaire dans *son Dictionnaire Philosophique* quand il affirme que « de toutes les religions, la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens aient été les plus intolérants de tous les hommes » (403). Ceci implique que le christianisme par sa nature devrait être l'incarnation de l'amour et de la compréhension et non pas l'inverse. Cela fait ressortir le fait que cette religion est fondée sur l'hypocrisie plutôt que sur la vérité.

Le sujet de l'intolérance et du fanatisme religieux devient plus explicite et accentué à l'acte II à travers le comportement de Nérestan et de Lusignan en ce qui concerne la conversion et le

baptême de l'héroïne éponyme. Dans cette scène de reconnaissance, Eva Jacobs remarque que ce roi chrétien prisonnier, a découvert après avoir gagné sa liberté que Nérestan et Zaïre étaient ses propres enfants qu'il croyait morts lors de la prise de Césarée (79-80). Cependant, « la joie de ce père est aussitôt remplacée par le désespoir car il soupçonne que sa fille n'est plus chrétienne » (Blum 15). Cette reconnaissance théâtrale est importante car c'est dans cet épisode que Voltaire inventera le plus grand obstacle religieux qui préviendra le mariage entre les deux amants et cela aidera à aboutir à la fin tragique de la pièce. Remarquons que sans la découverte de l'identité religieuse musulmane de Zaïre par son père et son frère, il n'y aurait pas cette tension entre Orosmane et son amante qui mène à un dénouement tragique de la pièce et qui permet au dramaturge de prêcher la vertu de la tolérance religieuse. Dans son état d'amertume et d'incertitude, le vieux roi de Jérusalem interroge Zaïre en ces termes :

Je vous revois enfin, chère et triste famille,
[...] vous... hélas ! vous, ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux (II,3)

Dans cet extrait, l'emploi des adjectifs « chère et triste » par ce dernier pour qualifier sa famille est l'expression de ses émotions par rapport à sa séparation d'avec ses enfants pendant des années et surtout la déviation de sa fille de la foi chrétienne. Aussi, le champ lexical comprenant des termes tels que « soupçons », « horreur », « trouble », « accable », et les interjections

renforcent la réalité de l'angoisse et de la surprise de Lusignan à l'égard de la conversion de Zaïre à la religion islamique. La répétition du verbe « rends » deux fois montre que celui-ci attache une importance particulière à la sainteté de sa fille. Autrement dit, c'est l'expression de son doute en ce qui concerne la fidélité de Zaïre au christianisme. Comme le dit l'adage « qui ne dit mot consent », le silence de cette dernière à propos de l'accusation de son père, est une preuve indéniable du fait qu'elle ne reconnaît plus la religion de ses ancêtres : ce qui, dans l'optique de son père est une abomination. Cette attitude que démontre Lusignan envers la croyance d'autrui est une belle expression de l'intolérance religieuse. D'ailleurs, l'espoir de ce vieillard est trahi lorsque sa fille a finalement brisé son silence et admis qu'elle était devenue musulmane :

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...

Punissez votre fille... elle était musulmane. (II,3)

À travers ce discours, Zaïre a sincèrement présenté la réalité de sa conversion à l'Islamisme et ceci réaffirme le fait que c'est la victime d'un phénomène inéluctable. Le verbe « Punissez » mérite aussi une attention particulière, car il est implicitement la révélation de la sévérité des religieux envers les « hérétiques » à cette époque. Soulignons que, lorsque celle-ci ne supporte plus l'angoisse et l'inquiétude de son père à propos de sa conversion à l'Islam, elle l'interroge pour savoir que faire pour lui plaire. Il l'oblige alors à se repentir :

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,

Dire : Je suis chrétienne. (II, 4)

« Oui... seigneur... je le suis », déclare-t-elle.

Le dialogue ci-dessus est la preuve du fait que Lusignan, qui est aveuglé par la religion, veut que sa fille musulmane revienne coûte que coûte à la foi chrétienne. Il défend le christianisme aux dépens de la joie de sa fille. Zaïre qui est déchirée entre ces deux religions se retrouve dans un état d'impuissance car elle a renié la croyance de son amoureux afin d'honorer celle de son père. La force de la déclaration qui est marquée par sa brièveté et sa fulgurance montre que Zaïre traite son retour à la foi de ses aïeux comme une urgence et une obligation afin de restaurer la fierté de ce vieillard à l'égard de la 'sainteté' et de la 'fidélité' de ses enfants au christianisme. L'attitude de Lusignan dans ce dialogue est une claire manifestation de son autorité suprême. C'est donc cette soumission à l'autorité de l'Église catholique qui entrave la liberté et la joie de Zaïre. Ceci reflète une société qui rendait les femmes vulnérables : privées de voix en face de décisions paternelles et religieuses.

Comme le dit l'adage « tel père tel fils », Nérestan ira jusqu'au bout pour garantir la conversion complète de sa sœur musulmane en la persuadant d'accepter le christianisme et de laver ses péchés par une eau bénite : le baptême. Les vers suivants sont quelques-unes des supplications de ce jeune chevalier français pour la conversion de sa sœur :

Ah ! ma sœur, cette loi n'est pas la vôtre encore ;

Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;

Vous n'avez point reçu ce gage précieux

Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.

Jurez par nos malheurs, et par votre famille,

Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,

Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui

Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui. (III, 4)

Comme son père, ce jeune homme aussi considère la profession de foi musulmane comme une transgression, un « crime », qui doit être épurée par le baptême. Zaïre ne montre aucune résistance à ce projet de réconciliation avec le Dieu des chrétiens. En réalité, elle est prête à rester être fidèle à la religion chrétienne mais, lorsqu'elle questionne son frère pour connaître les principes à suivre pour sa repentance, ce dernier, qui est fanatique, la conseille ainsi :

Détester l'empire de vos maîtres,

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres [...] (III, 4)

L'emploi du verbe « détester » est un témoignage indiscutable qui souligne le degré de haine de celui-ci pour la religion musulmane. Son adhésion à la foi chrétienne met aussi en exergue le conservatisme de l'Église catholique. Celui-ci suit les dogmes du catholicisme sans penser à la réalité à laquelle fait face sa sœur. Zaïre qui accède à l'ordre de Nèrestan pour son baptême déclare :

Je suis chrétienne, hélas !... J'attends avec ardeur

Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.

Non, je ne serai point indigne de mon frère,

De mes aïeuls, de moi, de mon malheureux père. (III, 4)

Par ce discours de Zaïre, bien que sa décision de devenir chrétienne soit délibérée, nous établissons qu'elle ne va pas se convertir au christianisme de bonne volonté, mais plutôt pour plaire à sa famille, à sa patrie et à ses ancêtres, comme l'indique le « hélas ». C'est dans cette optique que Pierre Frantz signale, dans la préface de *Zaïre*, que « La foi de Zaïre c'est une foi communautaire » (29). Ce concept du communautarisme de la religion est, ce que nous avons déjà mentionné dans

notre premier chapitre, défini comme étant la « relation sociale et extérieure liée au culte ». Ceci souligne également le fait que, quelle que soit la conviction religieuse d'une personne, celle-ci ne peut pas vivre isolée de sa famille et de la société dans laquelle elle se trouve.

b. la vertu et la religion : deux idées de sens opposés

La philosophie de la vertu et de la religion semble polémique car il n'est pas clair si la vertu d'un individu dépend de son appartenance religieuse ou si elle est indépendante des croyances religieuses. Dans ce contexte, nous vérifierons si la vertu d'une personne est définie par une religion particulière ou bien s'il est naturel les personnes peuvent être vertueuses indépendamment de la religion. À travers la générosité d'Orosmane, Voltaire montre que la vertu ne se limite pas au christianisme, contrairement à ce que pense Nérestan. La mentalité selon laquelle la religion chrétienne est le garant de la vertu est soulignée lorsque Nérestan fait l'éloge de la bonté de son ennemi au moment où il a finalement libéré son père. En effet, ce jeune chrétien français exprime sa surprise quand il s'exclame : « Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle ! » (II, 3) Ici, il s'agit de la question de la vertu et de la religion musulmane. Par cette parole, il est clair que Nérestan ne croit pas qu'un musulman soit vertueux. De même, Zaïre exprime la même surprise à l'égard de la bonté et de la vertu de son amant lorsqu'elle déclare :

Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,

S'il était né chrétien, que serait-il de plus ? (IV, 1)

Par la proclamation de cette dernière, il est évident que, selon la perspective des chrétiens, la bienfaisance ne se trouve pas hors du christianisme et que la vertu est liée à la religion chrétienne. Nous pouvons donc constater ici que Voltaire est en train de discréditer cette philosophie chrétienne en employant la vertu d'Orosmane pour déconstruire la distinction entre la moralité et

la religion. Bien que la religion nous enseigne les valeurs morales, il n'y a pas vraiment de corrélation directe entre la croyance d'un individu et sa vertu. Telle est aussi l'observation de Raymond Trousson, Jerom Vecruysse, et Jacques Lemaire dans le *Dictionnaire Voltaire* quand ils soulignent que, selon le philosophe : « Ce n'est pas la religion qui détermine la valeur d'un individu. La grandeur de l'homme peut se manifester, quelle que soit son opinion philosophique ou religieuse » (240). D'ailleurs, dans sa thèse Simone Paradis considère « la morale et la religion comme deux forces de sens opposés » (64). Ceci implique que l'une ne peut pas être le synonyme de l'autre. Dans cette perspective, elle remarque que la morale tend vers le progrès alors que la religion garde l'obscurantisme » (64), et ajoute de plus que « la première est une force dynamique qui démarche vers l'avenir et guidée par la raison et la seconde est le retour au passé superstitieux » (64). En effet, par le personnage de Nèrestan, Voltaire met en lumière les dogmes et les préjugés des chrétiens catholiques. Ce sont alors ces préjugés et stéréotypes religieux envers toute autre religion qui est la cause principale des conflits religieux à l'époque comme de nos jours.

c. La mort des deux amoureux : symbole d'une libération mentale

Orosmane déstabilisé par le report du mariage et le changement de comportement de Zaïre, devient jaloux et ordonne la fermeture du palais à tous les esclaves chrétiens. Cependant, Nérestan qui n'arrive pas à établir la raison pour la fermeture du sérail écrit une lettre urgente à Zaïre en lui demandant d'ouvrir une porte secrète qui conduit vers la mosquée, et la conjure d'être fidèle au catholicisme. Cette lettre ambiguë, c'est-à-dire dont le contenu vient confirmer la suspicion d'Orosmane selon laquelle son amante pourrait être infidèle à cause de son comportement étrange et de son rapprochement avec Nérestan (il ignore encore qu'il s'agit de son frère). Le soudan ordonne alors que celui qu'il croit être son rival soit arrêté et emprisonné en attendant qu'une enquête soit lancée pour établir la vérité afin de prouver son innocence. Voulant aller jusqu'au

bout dans cette enquête, Orosmane fait donner la lettre à son amante par un esclave et elle la lit avec effroi. Après une longue hésitation, elle fait, à tort, confiance à l'esclave et indique qu'elle attendra Nérestan et se rendra au rendez-vous (Eva Jacobs 81-82). L'esclave révèle ce secret au roi et ayant été trompé par cette lettre ambiguë, Orosmane poignarde Zaïre, la pensant infidèle. Son rival éclaircit finalement la situation. Se rendant compte de son erreur, Orosmane donne l'ordre de libérer tous les esclaves chrétiens et il se tue sur le corps de son amante. Il exprime ses remords en s'adressant de la sorte à Nérestan :

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encore que moi,
Quitte ces lieux sanglants ; remporte en ta partie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré...
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
À la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée (V, 10)

À l'évidence, dans le dernier vers de cet extrait, Orosmane se tue pour prouver son amour pour Zaïre. Ce suicide est une preuve de l'innocence de l'héroïne qui a perdu sa vie à cause de la passion religieuse. Voltaire a volontairement utilisé la mort des deux amoureux à la fin de la pièce afin de mettre en lumière l'intolérance religieuse qui caractérisait la société à l'époque. C'est dans cette perspective que dans la préface de *Zaïre*, Pierre Frantz interprète la mort de celle-ci :« [...] le martyr de Zaïre est la conséquence d'un conflit entre les exigences du devoir religieux et la

passion amoureuse » (25). Cette mort peut aussi être la mort d'une ancienne idéologie religieuse qui a été marquée par l'Inquisition et toute sortes d'abus religieux avant et durant le XVIII^e siècle que cherche à dénoncer Voltaire afin d'ouvrir une nouvelle voie vers une religion qui serait guidée par la raison et non pas par une croyance aveugle. Traitant du décès de cette victime, Pierre Frantz, souligne : « Si, comme l'affirme Chateaubriand, tout est détruit dès qu'on supprime la religion, c'est qu'elle joue un rôle majeur non seulement comme un thème mais comme une forme agissante. Voltaire met en scène une logique providentielle qui conduit à la libération des chrétiens et au martyre de Zaïre » (26). Nous voyons que ce personnage devient « l'agneau du sacrifice » pour la rédemption des chrétiens qui ont été aveuglés par le fanatisme. Toujours concernant l'expiration de Zaïre, cet écrivain explique :« [...] Ce n'est pas l'amour qui fait d'Orosmane un meurtrier. Sa jalousie n'est pas issue d'un développement intérieur de l'amour mais des menées adverses de Nérestan, du silence de Zaïre, des insinuations de Corasmin qui s'évertue à le faire rentrer dans la voie orgueilleuse des soudans et des mœurs du sérail » (23-24). Cette disparition des deux amants, représentant les deux grandes religions qui figurent dans cette pièce, n'est rien d'autre qu'une image par laquelle Voltaire prône l'éradication de la foi aveuglante dans la société tout en lui substituant par une religion universelle fondée sur la raison. Même, les remords que manifeste Orosmane à la fin de la tragédie est une démonstration d'usage de la raison, du pardon et de la réconciliation qui sont les éléments fondamentaux de la foi raisonnée dont parle Voltaire. De plus, la libération de tous les chrétiens prisonniers qu'ordonne ce roi avant sa mort est un symbole de leur délivrance mentale de toute forme de fermeture et d'intolérance envers les autres religions et révèle le début d'une ère rayonnante. En fait, c'est l'appel à la tolérance et au raisonnement en matière de croyance.

Pour conclure, comme l'écrivain ne peut pas rédiger un texte sans objectif, l'analyse de la pièce, nous amène à avancer que l'une des idées philosophiques principales de Voltaire est que notre appartenance religieuse est souvent influencée par notre formation initiale et par le lieu géographique où nous évoluons. À la lumière de ce raisonnement, il est prudent de ne pas juger les gens d'après leur conviction religieuse et culturelle car ils ne sont pas responsables de ce phénomène culturel incontrôlable d'autant plus qu'ils s'y sont enfermés depuis leur enfance par leurs parents. Le traitement de cette idée philosophique dans la pièce est essentiel, car le contexte historique des Croisades englobe tant de persécutions et de tensions lors de la reconquête de Jérusalem. D'ailleurs, notre étude des personnages chrétiens et musulmans tels que Fatime, Nérestan, Lusignan, et Corasmin dans cette tragédie révèle qu'il y a un conflit entre les deux camps religieux. En créant cette tension dramatique, Voltaire arrive à représenter une société avant et durant le XVIII^e siècle marquée par l'intolérance et le fanatisme religieux qui ont certainement provoqué beaucoup de conflits religieux à cette époque. Cependant, à travers les protagonistes Zaïre et Orosmane, ce philosophe prêche la tolérance et l'amour car on peut remarquer que, tout au long de la pièce, le comportement et les discours de ceux-ci reflètent ces deux vertus que Voltaire et ses contemporains entendent enseigner au public de l'époque et d'aujourd'hui. Bref, cette tragédie voltairienne survit en son temps parce qu'elle nous aide à mieux comprendre les événements actuels par rapport aux conflits religieux dans la société contemporaine.

Chapitre 3 : *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète*, portrait d'une innocente victime

Comme *Zaïre*, *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète* (1741) est une tragédie en cinq actes, présentée pour la première fois le 9 août 1742 sur la scène de la Comédie-Française. Il s'agit, dans cette pièce, la rivalité entre chérif de la Mecque, Zopire le chef de la Médine en raison de l'imposture de Mahomet qui malicieusement voulait vassaliser les Mecquois. Pour avorter ce plan, le chérif a résisté à toute forme de compromis présenté sous forme de réconciliation. Mais, Mahomet, afin de réaliser ce projet, manipule Séide d'exterminer Zopire en échange de Palmire. Ce jeune religieux, Séide, enlevé à son père dès son enfance, poignarde le chérif de Mecque, mais reconnaîtra plus tard que cet homme est son père. Comme Mahomet a peur que Séide venge son père, il a ordonné Omar, son lieutenant d'empoisonner l'infortuné. Le jeune homme, ayant constaté qu'il a été trompé pour commettre ce crime d'assassiner le prophète. Mais avant la prise de cette décision, il est déjà affaibli par le poison et meurt après quelques minutes. Palmire, bouleversée par ceci, s'est suicidée par l'épée de son frère, devant le prophète.

La pièce, dans son ensemble nous présente la dégradation des relations entre les personnages à cause de la croyance des uns et des autres en un Dieu transcendant. C'est dans cette perspective que nous examinerons comment une innocente victime finit par commettre un parricide et un régicide au nom de la religion et de Dieu.

Partie 1 : La négociation de paix

a. La résistance de Zopire à l'idée de la réconciliation

L'opposition de Zopire contre le pouvoir de Mahomet peut être perçue de quatre façons principales. Tout d'abord, cette résistance est perceptible lors d'un entretien entre ce dernier et Phanor, qui lui a annoncé une proposition de réconciliation entre les deux pays. Évidemment, dès la première scène de l'acte I, Zopire a inlassablement résisté au pacte de paix que propose son ennemi religieux et politique, Mahomet, le « faux prophète ». Ceci est visible lorsqu'il réagit aux discours de Phanor qui lui conseille d'accepter une réconciliation avec son adversaire. Voici ce que dit Phanor à ce propos :

[...] et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits
crie encore à son père, et demande la paix

« La paix avec ce traître ! Ah ! Peuple sans courage », déclare-t-il, Zopire. (I,1)

La surprise que montre ce chef de la Mecque par rapport au mot « paix » prononcé par Phanor implique qu'il ne sera jamais d'accord avec ce cri du peuple mecquois pour la réconciliation entre eux et Mahomet, le roi de Médine, que Zopire considère comme un ennemi de leur patrie. L'emploi du champ lexical de la trahison par celui-ci pour faire référence au prétendu prophète rend clairement compte de l'hostilité entre ces deux pouvoirs politiques et religieux. Cette rivalité entre les deux camps devient plus évidente à travers cette parole du chérif : « Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle [...] » (I, 1). L'usage du terme « fourbe » dans ce contexte révèle également sa malhonnêteté et sa prétention au sujet du pacte de paix. Autrement dit, Zopire soupçonne que son rival a des intentions cachées à l'égard de cette idée de rapprochement. D'ailleurs, la haine de Zopire pour le prophète est accentuée dans la mesure où il préfère périr avec son peuple, qu'accepter ce pacte de paix. Cela est mis en exergue à travers sa réaction au conseil de Phanor

souhaitant placer la vie de ses citoyens au-delà de sa décision d'ignorer la paix, ce qui mettra leur vie en danger. Tel est le discours de ce dernier à ce sujet : « On périt quelquefois par trop de fermeté » (I,1). Cependant, il maintient sa position inébranlable : « Périçons, s'il le faut. » (I, 1). Comme en témoigne ce vers, il n'y a aucun doute que ce chef ne compromettra jamais son intégrité, même si cela risque de détruire sa patrie. C'est cette résistance qui sera indéniablement la cause principale de son assassinat orchestré par le 'faux prophète.'

De plus, une autre dimension que prend cette opposition est exposée par la confrontation entre celui-ci et Omar, l'un des soldats du prophète. Examinons quelques extraits de leur entretien et notamment la manière dont la religion est critiquée au cours de cette pièce. Dans notre analyse précédente, nous constatons que Zopire n'était pas d'accord avec l'idée d'établir un pacte de paix avec son ennemi. Ce projet de réconciliation a été proposé et réitéré par Omar dès sa première rencontre avec le vieux roi, après plusieurs années sans se voir. Il faut mentionner plus particulièrement la réaction sévère de celui-ci contre le lieutenant Omar :

Eh bien ! Après six ans tu revois ta patrie,
que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
[...] Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
persécuteur nouveau de cette cité sainte,
d'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
parle : que me peux-tu ? (I, 3)

Soulignons les paroles sanglantes, pleines d'insinuations injurieuses, telles que « Déserteur de nos dieux et de nos lois », « persécuteur » et surtout « Ministre d'un brigand », révélatrices du fait que Zopire est enfermé dans une amertume et une haine ancienne contre ce soldat qui, selon lui, a trahi

leur patrie. Omar qui est coupable de ces crimes, revient et prétend demander pardon et se réconcilier avec lui. Telle est alors la réponse d'Omar à la question du roi :

Je veux te pardonner.

Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
te présente une main qui pourrait t'écraser ;
et j'apporte la paix qu'il daigne proposer. (I,4)

Dans ce dialogue, nous pouvons établir que le vrai motif de ce lieutenant est de prier Zopire de pardonner et d'apporter la paix à son pays. La mention du nom du prophète est un élément symptomatique de la politique que veut jouer Mahomet. En vérité, il feint de mener un projet de réconciliation pour conquérir la Mecque afin de devenir son gouverneur. Par cette stratégie de persuasion et d'intimidation, il est certain qu'Omar est en train d'introduire une autre force politique qui va éventuellement affaiblir et détruire l'autorité suprême de l'Etat mecquois. Notre vision de cette hypocrisie est bien affermie par ce discours de Zopire :

Un vil séditieux prétend avec audace
nous accorder la paix, et non demander grâce !
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
ramper au dernier rang des derniers citoyens ? (I,4)

Dans cet extrait, la description que donne Zopire du prophète en employant des mots tels que « séditieux », et le verbe « prétend » trahissent l'hypocrisie de ce dernier car, Omar connaît très bien

les implications de cette réconciliation. Les deux derniers vers révèlent également l'imposture de Mahomet, mais celui-ci exprime son désaccord en s'adressant ainsi au porte-parole de son ennemi :

Je te connais, Omar : en vain ta politique
vient m'étaler ici ce tableau fanatique :
en vain tu peux ailleurs éblouir les esprits ;
ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup d'œil plus sage
regarde ce prophète à qui tu rends hommage ; [...]
sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître : [...]
proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
promènent leur fureur, qu'ils appellent divine ;
de leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
tu voulus dans sa source arrêter le poison., [...]
attaquer le tyran dont je te vois l'esclave. (I, 4)

À travers les paroles de ce personnage, Voltaire soulève quelques éléments clés qui lui tiennent à cœur pour transmettre un message aux spectateurs de cette tragédie. Tout d'abord, dans le premier vers de cet extrait, Zopire, montre au lieutenant du prophète dans une langue très explicite qu'il sait que ce projet dont le but semble être de faire la paix avec lui, n'est qu'une arme politique pour le détrôner. L'emploi des mots « politique » et « éblouir » dans ce contexte connotent le caractère rusé et séduisant d'Omar. À travers cette tirade, il devient évident que leur projet de réconciliation a pour but de lui imposer, comme au peuple mecquois, leur vision politique et leur croyance musulmane. C'est exactement cette religion et cette politique imposées que critique le philosophe.

D'ailleurs, l'appel à la raison qu'il propose mérite d'être souligné car il s'agit de l'un de ses engagements principaux. C'est la raison qui permet en effet de comprendre les phénomènes et d'établir des faits avérés au lieu de se baser sur la superstition qui ne se fonde que sur la métaphysique et sur les croyances aveugles. Il l'affirme par le raisonnement de son personnage du chérif lorsque qu'il dit à Omar :« [...] sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître. [...] Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison, [...] ». L'emploi du sujet « Toi-même » et sa répétition successive dans ce même vers reflètent certainement la stratégie de conviction du philosophe qui entend employer la raison afin de combattre toute forme d'idéologie et d'aveuglement politique et religieux dans la société française. Non seulement Voltaire affirme l'importance de la raison, mais il insiste sur le fait que le fanatisme religieux est comparable aux « venins » contagieux qui ont la tendance à contaminer sa patrie. Indéniablement, l'auteur utilise Zopire pour inciter son peuple à arrêter ce « poison » en rejetant son tyran, chef de Médine. Dans ce dialogue entre ces deux personnages, il n'est pas sans intérêt de constater que lorsque Zopire pense qu'Omar est aveuglé par les doctrines et les idées philosophiques de son maître Mahomet, ce dernier pense que celui-ci subit également le même sort, comme l'indique le dialogue suivant :

[...] Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.

Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi ; [...]

pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.

Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.

Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,

pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.

Viens régner avec nous, si tu crains de servir [...] (I, 4)

En un certain sens, celui-ci voit le dirigeant mecquois et son peuple comme étant « aveugles » et ayant besoin de la lumière que Mahomet fournit. Certes, ces personnages renvoient à deux perspectives différentes et c'est cette divergence d'idéologie qui amènera la famille du chérif à une fin pathétique et tragique. Le dernier vers du discours « Viens régner avec nous, si tu crains de servir » est significatif dans ce contexte car il expose la vraie intention derrière la réconciliation proposée. Grâce à cela, nous pouvons décrire la rhétorique d'Omar qui est destinée à convaincre ce dernier d'accepter leur idéologie politique et religieuse comme "une politique de mensonge".

b. Mahomet et Zopire : l'opposition à l'imposture et à la tyrannie.

La philosophie politique de Mahomet est signalée par avance par le désaccord entre Zopire et son porte-parole, Omar, au sujet de la réconciliation. Cependant, elle deviendra plus explicite sur scène par les propres mots du gouverneur durant son entretien avec son rival. Afin de critiquer les idéologies politiques et religieuses qui étaient dominantes au XVIII^e siècle, Voltaire fait apparaître son personnage, Mahomet le prophète, pour la première fois sur scène. Ce dernier dès sa première apparition à l'acte 2, commence par cette déclaration :

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom ;
promettez, menacez ; que la vérité règne ;
qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne. [...] (II, 3)

Mahomet débute son discours par une valorisation de ses armées qu'il qualifie d'« [i]nvincibles» , et qui est ensuite renforcée par la désignation « noble et sublime ». Tous ces adjectifs, employés pour s'adresser aux soldats, ne reflètent qu'une flatterie pour obscurcir leurs raisonnements et pour qu'ils soient capables d'accomplir sa mission à la Mecque. Ensuite, les trois derniers vers

témoignent de la « fausseté » de ce prophète et de sa vraie intention d'utiliser la religion pour atteindre son but politique. L'auteur emploie l'impératif pour faire ressortir l'obligation de cette tâche d'« instruction », c'est-à-dire l'aveuglement des citoyens mecquois. Il indique ainsi le caractère tyrannique de ce dirigeant de Médine. D'ailleurs, l'emploi du verbe « promettez » introduit le deuxième devoir de ces soldats qui sera de convaincre le peuple de la vérité de ses doctrines. La mission finale de ceux-ci sera de « menacer » ce qui suppose de les forcer à croire que Mahomet est le vrai prophète, donc qu'il est digne d'honorer son Dieu et surtout que le chérif Zopire et ses sujets tremblent devant Lui. À travers ce premier discours de Mahomet, Voltaire arrive à dévoiler les dogmes, les mensonges, la malice et l'hypocrisie du « faux » prophète de Médine qui voudrait utiliser la religion comme un moyen pour devenir le nouveau dirigeant de la Mecque. Cette peinture de Mahomet n'est qu'une façon d'attaquer le clergé de l'Église Catholique à une époque où l'Église et le pouvoir politique étaient inséparables. Par ailleurs, comme nous l'avons déjà signalé, c'est cet acte qui marquera le début de l'inspiration naïve de Séide par les « faux » enseignements de Mahomet qui feront qu'il assassinera son propre père Zopire sans le savoir.

De plus, Mahomet, qui par tous les moyens veut devenir le nouveau chérif de la Mecque, insiste maintenant sur le fait que c'est une obligation pour lui et son peuple d'accepter leur religion comme celle de l'état mecquois :

Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;

ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.

[...] Ta secte obscure et basse avilit les mortels,

énerve le courage, et rend l'homme stupide ;

la mienne élève l'âme, et la rend intrépide :

ma loi fait des héros. (II, 5)

Dans cette citation, il faut souligner tout d'abord que Mahomet va éventuellement imposer sa religion à la patrie mecquoise. D'une part, il vénère sa foi comme celle qui nourrit l'âme et rend brave et d'autre part, il dénigre celle de son ennemi en la regardant comme 'inutile'. C'est la discrimination de leur conviction religieuse que Voltaire attaque. D'ailleurs, Zopire a porté un regard sévère sur la « loi qui fait des héros » de son adversaire en la décrivant plutôt comme celle des « brigands » et il le conseille durement par ces mots :

Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
va vanter l'imposture à Médine où tu règues,
où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
où tu vois tes égaux à tes pieds abattus. (II, 5)

Ce discours est une manifestation claire d'une prise de position très rigide par Zopire concernant la volonté politique de ce dernier.

Mahomet, pour convaincre le vieux Zopire, adoptera une autre stratégie qui lui paraît plus efficace pour gagner le cœur de celui-ci pour qu'il accepte l'Islam. Le prophète lui dit que ses enfants, qu'il pense morts, sont encore vivants et que tous deux sont sous son contrôle. Lorsque ce père désespéré voudrait savoir ce qu'il devrait faire pour retrouver ses enfants, celui-ci lui propose une condition incroyable :

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers ;
il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
de la crédulité donner à tous l'exemple,
annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,

me servir en prophète, et tomber à mes pieds :

je te rendrai ton fils, [...] (II, 5)

C'est par le chantage que la duplicité et la propagande religieuse et politique de ce prophète sont mises au jour. Examinons davantage les différentes étapes de cette négociation et son échec. Tout d'abord, l'emploi de « il faut » montre que ce dernier veut l'aide et la participation de Zopire en exerçant une très grande pression. À la lecture du premier vers, nous pouvons établir que cet homme se décrit lui-même comme un « faux » prophète. Ensuite, la manipulation du peuple mecquois pour qu'il se convertisse à l'Islam peut être identifiée comme l'un des aspects de la négociation. Ici, son objectif central est de recruter les faux disciples dans le but de propager ses fausses doctrines afin de dominer et de soumettre à l'esclavage les autres nations. Enfin, lorsque Mahomet remarque que Zopire s'avère difficile à convaincre, il promet la libération de ses enfants. Zopire qui est un dirigeant patriotique et fidèle à ses sujets ne cèdera jamais aux pressions de ce tyran et de cet imposteur. Sa position en tant que chef mérite d'être saluée même si cette réaction semble choquante :

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.

Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,

les revoir, et mourir dans leurs embrassements,

c'est le premier des biens pour mon âme attendrie :

mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

ou de ma propre main les immoler tous deux ;

connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux [...] (II, 5)

Le caractère de Zopire, ici, est la manifestation d'un vrai gouverneur exceptionnellement patriotique qui met l'intérêt de sa patrie au-delà de la vie même de ses enfants. Ironiquement, son

ennemi l'admire pour son courage en le dépeignant de la sorte : « Fier citoyen et vieillard inexorable ». De plus, La Harpe le considère comme : « L'homme incorruptible [qui est] au-dessus du séducteur sublime » (206). D'ailleurs, des tensions entre les deux pouvoirs politiques sont devenues tendues lors du premier entretien entre les deux chefs d'État qui incarnent des idéologies politiques et religieuses opposées. Voici la lamentation de Zopire lorsqu'il rencontre son adversaire :

Ah ! Quel fardeau cruel à ma douleur profonde !

Moi, recevoir ici cet ennemi du monde ! [...] (I, 5)

Le contenu et le ton de ce discours renvoient à la haine de ce chef. D'après la réaction du chérif, il est clair qu'il considère la visite de Mahomet comme étant menaçante plutôt que paisible. Ceci est explicitement démontré par le soupçon de Zopire : « ...tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu ? » L'argument de celui-ci remet en question l'honnêteté du prophète.

Partie 2 : La manipulation et la séduction

a. L'aliénation et l'aveuglement de Palmire : L'influence de l'esclavage et de l'éducation

Palmire, la jeune esclave de Zopire, jouera un rôle capital par rapport à la fin tragique. Comme dans le cas de Zaïre, cette jeune esclave a été arrachée des bras de ses parents français dès son enfance et a été élevée par ceux qui sont, en théorie, ses ennemis. La lamentation de celle-ci l'établit clairement :

Mahomet a formé mes premiers sentiments,

et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans :

leur demeure est un temple où ces femmes sacrées

lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.

[...] seigneur, ayez pitié d'une âme déchirée, (I, 2)

L'amour de Palmire pour Séide suscitera une rivalité et le prophète emploiera tous les moyens possibles pour éliminer son rival. C'est pour cette raison que Mahomet incitera son rival à assassiner Zopire et ensuite à l'empoisonner. Omar a pareillement parlé du sort que subissent ces captifs en renseignant Mahomet sur l'endroit où se trouvaient Palmire et Séide. Le lieutenant révèle :

Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
qui, formés sous ton joug, et nourris dans ta loi,
n'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
aucun ne te sert avec moins de scrupule,
n'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule ;
de tous tes musulmans ce sont les plus soumis. (II, 4)

Cette révélation que nous donne Omar sur la situation de ces esclaves, réaffirme la souffrance que soulignait Palmire dans l'extrait précédent. Il est clair que cette dernière et son frère étaient parmi les nombreux enfants qui ont été arrachés à leurs parents dès leur enfance. Alors, ils ont forcément été éduqués dans la foi musulmane. Voltaire emploie une image concrète telle que le « joug » pour brosser une peinture vivante de l'oppression et de la servitude de ces victimes sous la domination de Mahomet qui les oblige à se soumettre et à accepter la foi islamique. Omar évoque lui-même ce thème de la servitude lorsqu'il recommande Séide à son maître pour l'assassinat de Zopire. En consentant à tuer le vieillard, Séide pense obéir à Dieu et travailler pour la délivrance de son amante, Palmire, alors qu'il est manipulé. À cet égard, Charles Coutel rapporte dans *Les Vies de Voltaire* ce que dit Condorcet : « Le plus funeste des préjugés est le fanatisme ; et Voltaire voulut

immoler ce monstre sur scène » (342). De plus, les effets néfastes des guerres sur les enfants innocents sont soulignés par Palmire lorsqu'elle montre son inquiétude concernant son esclavage :

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance ;
sans parents, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
dans notre égalité nous chérissons nos fers ;
tout nous est étranger, hors le dieu que je sers. (I, 2)

Il est évident que Palmire ne connaît pas ses origines. Les mots tels que « sans patrie » et « tout nous est étranger » soulignent bien la situation de l'aliénation dans laquelle elle se trouve. Autrement dit, cette dernière perd son identité et sa fierté d'appartenance à une famille et à un pays à cause de la guerre. Son admiration pour la foi musulmane est alors manifestée à travers l'appréciation du dieu de Mahomet qu'elle « sert ». Cette admiration religieuse se transformera bientôt en une défense aveugle de Mahomet, le prophète. Lorsque Zopire révèle les mensonges du faux prophète, elle montre ouvertement son innocence en défendant l'imposteur :

Ah ! Quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur !
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophète !
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète ! (I, 2)

La réaction de Palmire témoigne de son ignorance par rapport à la tromperie et à la manipulation de Mahomet. On peut aussi constater que cette dernière et Zopire ont des perspectives différentes car, quand le chérif le décrit comme un « monstre imposteur », Palmire ne voit en lui qu'un « prophète céleste » et elle le désigne comme « l'envoyé du ciel ». Zopire considère que Palmire est « aveugle » lorsqu'elle croit que cet homme est un messager de Dieu. Il précise : « étrange aveuglement des malheureux mortels ! [...] ». D'ailleurs, cette divergence de perspectives engendre une tension entre les deux personnages lorsque cette dernière confronte son maître :

Vous me faites frémir, seigneur ; et, de mes jours,
je n'avais entendu ces horribles discours. ; [...]
vos blasphèmes affreux contre mon protecteur (I,2)

Palmire est donc déchirée entre sa foi musulmane et la philosophie de Zopire.

b. La séduction et la fanatisation de Séide au centre de la tragédie

Ayant affronté un refus de la part du shérif de la Mecque, Mahomet jure d'exterminer son adversaire. Ce plan d'assassinat est souligné par cette déclaration : « Zopire périra » (II, 6) Cette menace de mort est le dernier recours du prophète lorsque toutes les stratégies employées pour convaincre le dirigeant mecquois se sont avérées inutiles. Son lieutenant, Omar, qui l'incite toujours à commettre des atrocités, lui conseille vivement de ne pas perdre son temps à tuer cet infidèle. Il pense alors trouver une solution pour exécuter son plan sans éveiller de soupçons. Pour cela, il cherche un esprit faible qu'il peut manipuler. Omar a fortement recommandé Séide pour cette opération à cause de son inexpérience et telle est sa suggestion :

C' est l' instrument d' un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd' hui
l' aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
pour s' exposer à tout ont trop d' expérience ;
ils sont tous dans cet âge où la maturité
fait tomber le bandeau de la crédulité ;
il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
un esprit amoureux de son propre esclavage :
la jeunesse est le temps de ces illusions.

Séide est tout en proie aux superstitions ;

c' est un lion docile à la voix qui le guide. (II, 6)

Cette réplique d'Omar est d'une importance capitale pour comprendre le raisonnement de Voltaire sur la façon dont on peut devenir fanatique. Tout d'abord, le premier argument que ce lieutenant avance pour convaincre son maître du choix de Séide est soutenu par le fait que ce jeune esclave est proche de Zopire. En plus de cela, on peut remarquer également que la « candeur », la « superstition » et l'enthousiasme sont des indices de l'extrémisme religieux. D'ailleurs, la description de Séide sous les traits d'un lion docile à la voix qui le guide » implique que celui-ci ne peut pas raisonner par lui-même. À cet égard, nous serons tentés d'établir que ceux qui ne peuvent pas raisonner par eux-mêmes, sont plus susceptibles de devenir fanatiques et de commettre des attentats que les gens qui s'appuient sur leur raison. Il est important d'indiquer que la « maturité » et la « Raison » sont les plus efficaces antidotes que Voltaire prescrit pour anéantir cette pandémie du fanatisme religieux et politique qui trouble gravement le monde.

Continuons avec l'analyse de quelques discours de Séide pour faire ressortir principalement le début de son aveuglement et sa séduction par la déclaration suivante :

Le barbare se trompe ; et Mahomet mon maître,

et l'invincible Omar, et moi-même peut-être

nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.

Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,

le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,

le dieu qui de Médine a détruit les remparts,

renversera la Mecque à nos pieds abattue.

au nom de Mahomet un grand dessein l'amène. (II, 1)

Telle est la réaction de Séide lorsque Palmire lui parle de ses souffrances dans la prison du chérif et qu'elle n'a aucun espoir d'en sortir. Ce jeune esclave plein d'énergie assure celle-ci qu'avec la collaboration de ses maîtres, sa liberté est garantie. L'emploi de l'anaphore « le dieu » renforce le fait que ce dernier a une confiance totale dans le dieu de Mahomet. Il est aussi clair qu'aux yeux de Séide, le dieu de ce roi est celui de la vengeance. C'est exactement cette vision négative de Dieu que Voltaire veut mettre en valeur. Par ailleurs, notons que la promesse vide que donne le prophète à Séide à l'égard de son amour pour Palmire, est l'une des stratégies de manipulation auxquelles recourent celui-ci pour tromper ce jeune homme pour tuer Zopire.

Djavâd Hadidi remarque également ceci : « Mahomet invente une machination pour profiter de la jeunesse et de la naïveté de Séide, le pousse à commettre un homicide et en le promettant en mariage avec Palmire » (38). En vérité, c'est une fausse promesse car ce roi est épris de cette dernière. Depuis la fin du deuxième acte, nous connaissons la haine incroyable de Mahomet pour son rival : « Je déteste Séide, et son nom seul m'offense ; » (II, 6). Le lieutenant Omar a également ajouté sa voix à cette ruse :

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance ;

le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance. (II, 1)

Disons qu'une analyse critique des discours de Séide, de Palmire et d'Omar prouve que Mahomet utilise la promesse et l'optimisme comme stratégies de séduction. De plus, l'art oratoire est une stratégie adoptée par le prophète et Omar pour tromper le peuple mecquois. Cette éloquence est mise en exergue lorsque Séide devient un peu sceptique sur leur possible liberté et qu'Omar réitère sa prédiction :

[...] l'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

" ce favori du dieu qui préside aux batailles, [...]

Ce porte-parole de Mahomet, par son discours persuasif, aspire à convaincre ces victimes. Dans son *Commentaire sur Le Théâtre de Voltaire*, M. de La Harpe remarque précisément ceci en affirmant qu'« Omar...parl[e] à Zopire en politique », mais il « parle à Séide et à Palmire en enthousiaste » et que « tout ce qui [les] entoure conspire à les aveugler » (203). Voltaire présente le dieu de Mahomet de façon satirique dans le deuxième vers cité ci-dessus, car Omar dit que le prophète est le favori du dieu des armés. Cette peinture de dieu sert à rendre esclaves les jeunes religieux. C'est en tenant compte de cela que Mahomet et Omar profiteront de l'ignorance et de la naïveté de Séide pour le séduire, en utilisant toutes les ressources offertes par la rhétorique, et le pousser à exterminer Zopire. Le deuxième acte de cette pièce marquera le commencement du conflit entre les deux chefs d'État, Zopire et Mahomet, mais c'est vraiment ici que sera décidé le sort de Séide qui commettra plus tard un parricide.

c. L'enthousiasme fanatique de Séide.

C'est ici que Séide en particulier montrera sa naïveté face au fanatisme religieux. Comme l'indique parfaitement Omar dans le dialogue précédent, Séide « est un lion docile à la voix qui le guide ». Voici l'expression de ce comportement naïf et fanatique selon les propres paroles de Séide :

Dieu daigne m'appeler :
mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
m'attacher de plus près à ce maître invincible :
je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi, [...] (III, 1)

Dans les deux premiers vers de cet extrait, nous observons un autre indice qui peut définir les fanatiques : ce sont des religieux qui s'illusionnent en pensant que Dieu les appelle et les pousse

à commettre des actes barbares. L'emploi du verbe « daigne » montre que c'est la volonté de Dieu lui-même de le choisir pour l'accomplissement de tâches à venir, et qu'il est honoré de ce choix. Mentionnons aussi l'usage des mots « bras » et « cœur » qui font ressortir un est significatif car, le discours montre son engagement total. Une autre observation qui mérite d'être mise en valeur est le fait que Séide est inspiré par la rhétorique manipulatrice d'Omar et qu'il prend la décision définitive de mourir afin de défendre la loi de cette divinité. De plus, Palmire a montré la force indomptable de l'amour et de la religion qui mène à l'acceptation pour accepter l'assassinat de Zopire contre son désir. Ceci est mis en lumière lorsqu'elle se lamente :

[...] Hélas, sans mon amour, sans ce tendre lien,
sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
sans la religion que Mahomet m'inspire,
j'aurais eu des remords en accusant Zopire. (III, 1)

Ce dialogue nous convainc que cette jeune prisonnière n'encourage pas au départ l'assassinat de son maître, mais qu'elle n'a pas d'autres options à cause de son amour - incestueux - pour Séide et la religion de Mahomet. C'est cette valorisation aveugle de la religion au détriment de la vie humaine que critique le philosophe. Cet endoctrinement est accentué par Voltaire à travers le fait que Palmire ne cache pas ses émotions et sa vulnérabilité face à l'assassinat de Zopire. Elle soupire :

[...] Délivre-moi, grand dieu ! De ce trouble où je suis ?
Crainctive je te sers, aveugle je te suis : [...] (III, 2)

Le dernier vers montre que cette esclave sert dieu contre sa volonté, autrement dit, c'est un dieu qu'on lui impose et on ne lui donne pas la liberté de le servir. Cela indique aussi l'absurdité de la foi professée. À partir de la scène 6 de l'acte III, le prophète aura l'occasion de rencontrer le

jeune fanatique et de lui parler pour la première fois du projet d'extermination du vieux chérif. Il ouvre leur conversation par un discours de vengeance :

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
écoutez par ma voix sa volonté suprême :

il faut venger son culte, il faut venger dieu même. (III, 6)

Ce discours indique que le prophète se présente comme un intermédiaire entre l'humanité et Dieu. Et justement, dans la plupart des cas, les extrémistes pensent que dieu leur commande de se venger de leurs adversaires et surtout qu'ils doivent orchestrer des tueries pour lui. Cette critique est surtout renforcée dans le dernier vers lorsque le guerrier incite son captif à venger son culte ainsi que son dieu. L'auteur ironise en accordant la parole à Séide : « [...] Un mortel venger dieu ! » Le point d'exclamation rend compte du choc que ressent celui-ci. Cette situation est paradoxale, car au lieu d'un dieu tout-puissant qui protège les personnes vulnérables, c'est plutôt eux qui vont le défendre. Le chef tyrannique annule l'argument qu'avance son esclave en lui commandant à nouveau d'accomplir sa mission :

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.

De ses décrets divins aveugle exécuter,
adorez et frappez ; vos mains seront armées

par l'ange de la mort, et le dieu des armées. (III,6)

La bonté du dieu est mise en accusation dans cet extrait. Si leur dieu est bon, comme le prêchent les dirigeants religieux, pourquoi ce même dieu va-t-il fournir les armes pour l'assassinat de Zopire ?

De surcroît, l'écrivain a projeté l'image de la pensée d'une société alimentée par le dogme et le fanatisme car Mahomet théorise à ce propos :

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.

Obéir en silence est votre seule gloire. (III, 6)

Par ce discours, il devient clair que certains croyants ne peuvent raisonner par eux-mêmes et cette crédulité est une preuve de soumission au dieu. C'est donc cette obéissance en silence que dénonce Voltaire à travers ces vers.

Partie 3 : Le patricide

a. L'assassinat de Zopire par Séide.

La tragédie atteint son paroxysme lorsque Séide assassine Zopire. Le fils exprime bien ses émotions à propos du sacrifice de celui qui est en réalité son père au nom de son dieu, sa religion, et son amour pour Palmire. Faire mourir le vieillard étant une tâche difficile pour cette victime, il a besoin d'une aide céleste pour se fortifier. Il invoque donc les « anges destructeurs » à son secours, et leur adresse sa supplication :

...Enfin dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :

Ange de Mahomet, ange exterminateur,

mets ta férocité dans le fond de mon cœur ! [...] (III, 7)

La prière de Séide révèle que son devoir l'a bouleversé. Zopire étant soupçonneux à cause de ses émotions et de son regard plein de remords, il l'interroge :

Mon fils, à quelle erreur, hélas ! Tu t'abandonnes !

Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,

pense que tout est crime hors d'être musulman.

Cruellement docile aux leçons de ton maître,

Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;

mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ? (III, 7)

Avec le premier vers, nous remarquons que Zopire partage le même sort que Séide en ce qui concerne le sentiment d'impuissance face à la manipulation de Mahomet. Voltaire fait la critique de l'intolérance religieuse en avançant cet argument : « mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ? »

Un autre élément important à noter à l'acte III est la distinction entre la religiosité et la moralité (vertu) : comme nous l'avons signalé dans l'analyse de *Zaïre*, la vertu d'un individu ne dépend pas de la foi d'une personne. Cet argument revient ici aussi lorsque Séide exprime sa surprise par rapport à la vertu de Zopire, l'ennemi de la religion musulmane :

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !

L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu ! (III,7)

Le deuxième vers, nous permet d'établir qu'aux yeux de ce jeune musulman, la vertu est étroitement rattachée à la foi islamique. Il fait également allusion à l'intolérance lorsqu'il qualifie Zopire « [d'] ennemi de son dieu ».

b. La reconnaissance et la découverte des mensonges de Mahomet.

La fin de l'acte III semble prédire une meilleure destinée pour le vieillard car, par une lettre qu'on lui a rendue, il a appris que ses enfants qu'il croyait morts sont encore vivants. Zopire a donc exprimé son angoisse par rapport à l'endoctrinement de ceux-ci par les dogmes islamiques :

Dieux, rendez-moi mes fils ! Dieux, rendez aux vertus

deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus ! (III, 11)

La situation tragique est liée au fait que l'éducation qui a corrompu ses enfants servira d'arme par laquelle il sera assassiné. Progressivement, la fin tragique approche. Voici ce que dit le prophète au début de l'acte IV :

Il faut que dans une heure
on nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Séide
aura rougi ses mains de ce grand homicide,
réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ? (IV, 1)

Telle est la réaction de Mahomet quand Omar lui dit que leur ennemi a découvert que ses enfants sont encore vivants. Il précipite alors l'accomplissement de ce devoir odieux afin d'éviter d'être torturé par le peuple mecquois. Il a de nouveau exposé le but central de ce meurtre qui est de s'assurer que l'islamisme devienne la religion de l'état mecquois. Séide devient progressivement conscient de la fausseté de Mahomet quand il l'appelle pour la première fois : « Ce terrible prophète d'un ordre irrévocable » (IV, 1) Mais dans la perspective de Palmire, « le doute est un blasphème » parce qu'elle considère le devoir de son amoureux comme un « haut appel divin » et une bénédiction d'être le vainqueur de Zopire. Voici l'influence de l'éducation sur la pensée de cette dernière par rapport à sa vision religieuse. Cependant, Séide, qui est de plus en plus illuminé à cause des mensonges que propage le prophète, profite de cette occasion pour mettre en question la vérité de ce dernier quand il s'interroge :

[...] comment ce dieu si bon, ce père des humains,
pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
qu'un prêtre sans remords égorge sa victime, [...] (IV, 3)

Ce personnage commence à employer la « raison » pour questionner la pureté de sa religion qui peint le dieu des « guerres » et des « vengeances » et qui tue ses opposants : ceux qui ne professent pas la foi musulmane. Ce monologue est aussi le révélateur de la confusion du jeune esclave à propos de l'assassinat de Zopire. Au dernier moment, Séide déclare :

Que la religion est terrible et puissante !
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main ;
nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
le nœud qui nous unit est à jamais brisé ;
ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire. (IV, 3)

Nous pouvons remarquer que les dogmes religieux peuvent changer la personnalité de quelqu'un qui devient insensible au bien-être des autres. À travers cet extrait, on peut établir deux facteurs irréfutables qui vont fortement pousser le jeune homme à commettre le patricide : la religion et l'amour. D'ailleurs, M. De La Harpe observe que si Séide n'était pas amoureux de Palmire, on ne le choisirait pas pour ce meurtre (211). Après tant d'hésitations pour l'accomplissement de son devoir, Séide a finalement décidé de l'exécuter afin d'éviter la malédiction qui accompagne la désobéissance à la voix céleste. La prise de décision définitive est mise en évidence tandis qu'il proclame :

[...] c'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
doit prier en secret des dieux que je déteste. (IV, 3)

Ce discours fait ressortir son aversion pour la religion de Zopire. Dans ces vers, Voltaire critique le fait que les lois religieuses sont valorisées au détriment de la vie humaine, et l'intolérance religieuse est attaquée par l'emploi du verbe « déteste ». La fin tragique de Zopire est arrivée. Lorsqu'il fait sa prière pour demander la protection de sa patrie, tout en souhaitant de retrouver ses enfants égarés, Séide considère qu'il « blasphème » et par conséquent, il est enragé, comme le révèle le vers suivant : « Il court à ses faux dieux ! Frappons. » (IV, 4). Le personnage est complètement ébloui au moment de sa soumission à la voix divine et utilise l'expression « Moi ! Je viens d'obéir... » Ici, « obéir » peut-être employé comme le synonyme de « se soumettre ». Comme l'explique Djavâd Hadidi, le mot « Islam » implique une « soumission à la volonté de Dieu » (46) et c'est cette soumission aveugle qui enchaîne Séide et le pousse à commettre cette barbarie. Quelques minutes après cet attentat, il exprime ses remords en déclarant : « [...] je déteste ma vie ». (IV, 4)

Le dénouement de cette œuvre est marqué par une scène de reconnaissance, où Phanor a appris à Séide que l'homme poignardé est son propre père et son amante Palmire sa propre sœur. Celui-ci révèle ces abominations quand il se lamente en ces termes :

...Malheureux confident d'un horrible secret,
je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :
cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
que Séide est son fils, et frère de Palmire.' (IV, 5)

Zopire qui expire apprend cette nouvelle abominable et s'écrie :

ô mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !
[...] Vous m' éclairiez sans doute. Ah ! Malheureux Séide !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide. ? (IV, 5)

Ce pauvre père dévasté par l'acte de son fils voudrait comprendre la motivation pour commettre un tel crime et voici ce qu'il dit en s'agenouillant :

L'amour de mon devoir et de ma nation,
et ma reconnaissance, et ma religion ;
tout ce que les humains ont de plus respectable
m'inspira des forfaits le plus abominable.

Rendez, rendez ce fer à ma barbare main. (IV, 5)

Le geste de s'agenouiller avant de répondre à la question de son père est significatif car ceci désigne un esprit humble qui demande pardon pour son péché. Le fait est maintenant établi que ce malheureux jeune homme est inspiré par son « soi-disant » patriotisme, sa religion, sa reconnaissance des faits et la pression exercée. Le vers « Rendez, rendez ce fer à ma barbare main » annonce que le fils va se venger des ennemis de son père. La répétition de « rendez » dans ce contexte renforce l'évocation de son auto-détermination à la vengeance. Palmire dévastée révèle à son père qu'elle a contribué à sa fin pathétique car elle a beaucoup encouragé Séide. Elle est prête à mourir par le même fer qui a poignardé son père :

Ah, mon père ! Ah, seigneur ! Plongez-le dans mon sein.

J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;

l'inceste était pour nous le prix du parricide. (IV, 5)

L'homme poignardé incite alors ses enfants à punir ses ennemis, avec cette rhétorique meurtrière :

[...] vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.

Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;

mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître. (IV, 5)

En respectant cet ordre, Séide et Palmire montrent une volonté puissante pour exterminer le prophète. Mais cette volonté sera inutile car le fils est déjà affaibli par le poison. Malgré sa faiblesse, il parvient dans ses derniers moments à provoquer ses compatriotes et à les inciter à exterminer Mahomet et ses sujets. Il dit : « Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître. » En revanche, le voyant défaillir, Mahomet fait croire que c'est dieu qui l'a vengé à cause de sa rébellion contre lui, ce que Séide dénonce :

[...] Toi, tremble, scélérat ! Si dieu punit l'erreur,
vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
tremble ; son bras s'essaie à frapper ses victimes. (V,4)

L'ironie dans ce dialogue est que, si vraiment dieu peut punir les gens pour leurs erreurs, Mahomet, qui a inspiré le meurtre de Zopire, devrait être la première victime de cette punition. Les paroles de Séide mettent en lumière l'hypocrisie et le mensonge de ce prophète qui trompe le peuple mecquois au nom de Dieu. Afin de sensibiliser le peuple à ce mensonge, Palmire discrédite l'argument selon lequel Dieu est responsable du sort de son frère :

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit ;
non ; le poison sans doute... (V,4)

De plus, il est important de souligner que, dans ce dernier acte de la pièce, le langage et la tonalité des enfants de Zopire ont entièrement changé. Leurs discours dans les actes précédents n'étaient que la glorification de la grandeur du prophète et de leur soumission aveugle à ses lois. En revanche, vers la fin de l'œuvre, il devient évident que le rythme est bouleversé. Par exemple, Mahomet, que Séide et Palmire appelaient auparavant « seigneur », est maintenant considéré comme un « monstre », un « imposteur » et un « barbare » parce que leur voile de crédulité est déchiré. Djavâd Hadidi pense que « Mahomet ne mérit[e] » pas le portrait qu'en fait Voltaire, mais

ceci n'est qu'une invention pour aborder le sujet de « l'imposture » religieuse (41). Ces jeunes croyants ne sont plus des esclaves du fanatisme, ils sont maintenant les "nouveau-nés de la raison". Finalement, la vie devient insupportable pour Palmire à cause de la fin horrible de son père et de son frère. Pour cette raison, elle se suicide avec le même poignard qui a tué Zopire. En rendant compte de ses propres erreurs, Mahomet exprime ses remords dans ce monologue :

...je me sens condamné, quand l'univers m'adore.

J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.

Père, enfants malheureux, immolés à ma rage, (V, 4)

Le prophète admet qu'il a utilisé le nom de dieu pour rendre les hommes malheureux. Le vers, « je me sens condamné, quand l'univers m'adore » nous indique l'ambivalence de ce personnage. Autrement dit, l'« être » et le « paraître » de celui-ci est souligné. D'une part, l'« être » est son sentiment de culpabilité pour ses actes odieux et le « paraître » est la glorification qu'il reçoit en tant que chef et messenger de Dieu. C'est pourquoi il dit qu'il se sent condamné dans sa vie privée, alors qu'aux yeux du grand public, il est le plus vénéré. Il ordonne son meurtre en employant cette expression : « Arrachez-moi ce jour ». Commander son meurtre pourrait impliquer le "meurtre" de son idéologie religieuse car il admet avoir ravagé le monde.

Nous pouvons donc conclure qu'à travers cette tragédie, le dramaturge invente le portrait d'un dirigeant religieux tyrannique qui arrive à manipuler un esprit faible dans le but de commettre un patricide au nom de Dieu. Soulignons qu'ici, il s'agit d'une critique discrète du catholicisme par Voltaire qui se cache derrière l'islamisme afin d'éviter la censure. Ceci est confirmé par Jacques Lemaire, Raymond Trousson, et Jerom Vercuyse dans leur *Dictionnaire Voltaire* lorsqu'ils soulignent qu'il « montre sur scène le fanatisme mahométan parce qu'il ne peut ouvertement montrer le fanatisme chrétien » (82). Dans *Voltaire méconnu* (2006), Xavier Martin

affirme également ce fait : « Voltaire n'a pas coutume de ménager le fondateur de l'Islam [...] le philosophe vise aussi bien par allusion, dès qu'il le peut, le christianisme » (205). En plus de ceci, Djavâd Hadidi raconte aussi qu'« un docteur de Sorbonne « en perdit la tête : il courait les rues pour annoncer que la tragédie de Voltaire était une satire sanglante contre la religion chrétienne » (54). Il ajoute : « Mahomet était le coup d'essai de Voltaire porté, en apparence, contre l'Islam, et en réalité, contre le christianisme ou toute autre religion révélée » (75). Un autre témoignage de cette attaque indirecte contre le catholicisme apparaît lorsque le philosophe a ironiquement dédié Mahomet au pape Benoît XIV. Toutes ces preuves nous convainquent que la pièce vise à attaquer le catholicisme de l'époque. Voltaire attaque dans sa tragédie l'hypocrisie et les actes impitoyables des dirigeants catholiques de l'époque. Il a également dénoncé l'imposture, l'obscurantisme, l'intolérance et le fanatisme qui ont marqué la religion catholique. Autrement dit, *Le Fanatisme* est une véritable machine de guerre contre toute forme de la manipulation religieuse.

Chapitre 4 : *Alzire ou Les Américains*, le pardon universel

Alzire ou les Américains est une autre pièce sur laquelle nous nous pencherons dans le but de comprendre et de trouver une solution au fanatisme religieux. Comme les autres pièces que nous avons parcourues, cette pièce est une tragédie en cinq actes, publiée à la fin de l'année 1733 et présentée pour la première fois sur scène le 27 janvier 1736. Il s'agit d'une histoire qui parle de la conquête du Pérou par les Espagnols dont le personnage éponyme, Alzire sera la victime d'un conflit des deux pouvoirs politico-religieux. Au fait, le gouverneur de Pérou Alvarès, décide que son fils Guzman le succède au trône. Quand son fils est devenu roi, il est tombé amoureux d'Alzire, fille du chef Montèze d'Espagne dans l'intention de réconcilier les deux pouvoirs politiques. Or, La jeune fille, est déjà fidèlement amoureuse de Zamore qu'elle croyait mort. Cependant, pour venger son amour, Zamore, qui est toujours vivant, trouve un moyen pour poignarder son rival Guzman.

À travers cette pièce, le dramaturge nous révèle l'absolutisme du pouvoir et ses manifestations dans la vie quotidienne. C'est dans ce prisme de pensée que nous allons étudier le système politico-religieux, les institutions socio-religieuses, ainsi que le christianisme et le paganisme qui prévalaient au XVIII^e siècle. Nous aborderons également les thèmes qui sont étroitement liés à la pratique de la religion, surtout au traitement de l'intolérance et du fanatisme religieux.

Partie 1 : La colonisation

a. Une vision négative de l'Espagne : la passation du pouvoir d'Alvarès à Gusman.

Comme la religion, le sujet du colonialisme et celui de l'esclavage suscitent beaucoup d'intérêt chez Voltaire et sont abordés différemment selon le type de texte narratif ou le genre que

l'auteur choisit, une pièce de théâtre ou un conte philosophique. Signalons rapidement que Voltaire a déjà abordé ce sujet dans *Candide*. Dans ce conte, l'épisode du Nègre de Surinam met en lumière la condition pathétique dans laquelle se trouvent les esclaves noirs à l'époque. Voltaire présente cette société esclavagiste du XVIII^e siècle par la création d'un personnage qui fait ressortir sa souffrance en ces termes :

On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main : quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. » (128-129)

Il critique également les injustices sociales et l'hypocrisie religieuse qui sont étroitement liées à l'Église catholique à travers cette déclaration de l'esclave noir :

Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous : les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, Blancs et Noirs. (129).

Jean-Jacques Rousseau théorise le mythe du bon sauvage, une idée traitée dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Dans son commentaire sur cette œuvre, Jean-François Braunstein révèle que cette théorie est fondée sur l'idée suivante : « l'homme est naturellement bon, c'est la société qui le déprave et le pervertit » (19). Mircéa Éliade ajoute également à l'égard de ce concept du bon « sauvage » : « L'état d'innocence, de béatitude spirituelle de l'homme avant la chute, du mythe paradisiaque, devient dans le mythe du bon sauvage, l'état de pureté, de liberté et de béatitude de l'homme exemplaire au milieu d'une Nature maternelle et généreuse. » (40). D'ailleurs, cette théorie reflète l'histoire de la chute d'Adam et

d'Ève dans la *Bible*. Dans cette histoire, « l'homme et sa femme étaient nus, et ils n'en avaient pas de honte » (Genèse 2 :25). Cependant, le serpent, très rusé, trompe la femme en lui disant : « Vous ne mourrez absolument pas, mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu : vous connaîtrez le bien et le mal. » (Genèse 3 :4-5). Ces versets bibliques renforcent le fait que l'homme « primitif » était dans un état de candeur et de bonheur avant la corruption de son âme par l'arrivée du colonisateur et de sa mission civilisatrice. C'est exactement ce que nous étudierons dans ce contexte pour établir dans quelle mesure l'Espagne a aliéné le peuple américain et l'a arraché de son état de bon « sauvage. »

Le colonialisme est au centre de cette tragédie et ce thème apparaît quand Alvarès, à cause de son âge avancé, transfère le pouvoir à son fils Gusman. Dans son tout premier discours Alvarès évoque l'Amérique : « J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique, [...] de ma longue carrière. » (I,1). Nous remarquons que l'Espagne a longtemps opprimé le peuple péruvien sous sa domination coloniale, et que la passation du pouvoir par le roi Alvarès au prince Gusman va engendrer la perpétuation de l'esclavagisme sur le sol américain, ce qui a un but religieux. La propagande religieuse est mise en lumière lorsqu'Alvarès déclare : « Faites régner le prince et le dieu que je sers... » (I,1). Ajoutons aussi que la succession du pouvoir politique d'Alvarès à son fils Gusman révèle également la posture d'un gouvernement monarchique de l'Espagne à une époque où pouvoir et religion sont imbriquées. Dans le premier et le deuxième actes, quelques vers font ressortir la vision négative que l'Espagne a de ses colonies. Relevons tout d'abord quelques vers dans un discours de Gusman qui révèlent sa vision à l'égard de la colonisation de ce Nouveau Monde. Les termes « sauvage hémisphère », qui font référence au territoire américain, sont négatifs, comme le portrait de : « L'Américain farouche est un monstre sauvage » qui reflète à

l'évidence ses préjugés. Ce sont ces préjugés qui engendrent sa façon de gouverner le peuple colonisé. En revanche, contrairement à son fils, Alvarès voit les Américains d'un œil favorable :

[...] Nous seuls en ces climats, nous sommes les barbares ;

L'américain farouche en sa simplicité

Nous égale en courage et nous passe en bonté.

Hélas ! Si, comme vous, il était sanguinaire,

S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.

Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?

Avez-vous oublié, que, près de ce séjour,

Je me vis entouré par ce peuple en furie

Rendu cruel enfin par notre barbarie

Un jeune américain, les yeux baignés de larmes,

Au-lieu de me frapper, embrassa mes genoux. (I,1)

Ce discours est la réaction d'Alvarès à la sévérité de son fils. D'une part, l'emploi du champ lexical regroupant des termes tels que « simplicité », « bonté », « vertus » et « larmes » souligne le fait que le peuple colonisé renvoie au « bon sauvage » avant que l'Europe ne le dénature en leur imposant leurs mœurs politiques et religieuses. D'autre part, les termes « barbares » et « sanguinaire » évoquent la violence que subit cette colonie aux mains du colonisateur. En fait, la bonté que montre Zamore à Alvarès, celui qui est en principe son adversaire, annonce le grand pardon de la fin de la tragédie. Elle révèle également que l'homme à l'état de 'bon sauvage' est naturellement bienfaisant et miséricordieux. Braunstein remarque que « [d]ans l'état de nature, l'homme est gouverné par deux principes, l'amour de soi et de la pitié » (19). C'est ce deuxième principe, la compassion pour autrui, qui est à la base de la bienfaisance de Zamore envers Alvarès.

Mais les lois religieuses et politiques de la société espagnole transformeront la « sainteté » de Zamore et il finira par poignarder Gusman au dénouement du drame. Signalons cependant que la vertu dont fait preuve Zamore montre qu'il valorise la vie humaine et la place au-delà des divergences politiques et religieuses. C'est cet amour pour l'humanité que Voltaire veut prêcher à travers le geste de ce souverain rebelle qui a sauvé la vie de son ennemi au lieu de le tuer. En nous basant sur la différence de point de vue sur l'Amérique entre Alvarès et Gusman, on peut établir que le personnage de Gusman reflète un certain européocentrisme. Quant à son père, son attitude positive envers le peuple colonisé représente, d'une certaine manière, une vision universelle. De plus, la manière dont ces indigènes perçoivent le colonisateur, révèle la vision négative d'Espagne en matière d'esclavage. Notons qu'à plusieurs reprises dans la pièce, les colons européens sont appelés par le peuple péruvien avec des noms tels que 'vainqueurs', 'pervers', 'monstres', 'barbares', 'meurtriers', 'ravisseurs' etc. Ces surnoms servent de miroir reflétant la perception négative de l'Europe à cette époque-là

b. Alvarès et Gusman : deux conceptions opposées du pouvoir

Une étude approfondie des discours de ces deux personnages nous poussera à établir que les perspectives d'Alvarès et de son fils sont diamétralement opposées. Pour Gusman, la colonisation est une affaire de violence politique et l'absolutisme. Autrement dit, la conception de Gusman en ce qui concerne la façon idéale de gouverner est la domination. Ce système tyrannique que recommande le nouveau dirigeant apparaît lorsqu'il proclame :

[...] Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,

Et la sévérité produit l'obéissance. (I, 1)

Dans ce discours, nous pouvons également observer que le gouvernement de Gusman repose sur le despotisme politique qui est caractérisé par l'intimidation de ses sujets. En revanche, Alvarès

recommande une gouvernance d'inclusion et démocratique, qui selon lui doit être axée sur ces vertus : l'intégrité, l'amabilité et la patience. D'ailleurs, cet ancien gouverneur s'oppose à cette façon de gouverner quand il déclare : « Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques ! » (I, 1). L'emploi du verbe « hais » souligne bien son aversion pour cette philosophie du pouvoir. Le paradoxe qui se présente dans cette situation est que les deux rois sont Espagnols mais leurs visions sont différentes. Ces deux idéologies politiques sont symboliques car la perspective d'Alvarès pourrait être la position de Voltaire contre celle de l'État français à propos des polémiques politiques durant le siècle des Lumières.

Partie 2 : La conversion des amants

a. Renoncement et échec : Alzire

Un autre personnage qui mérite d'être étudié est Alzire. Gusman, le nouveau chef colonisateur du Pérou est épris de cette jeune fille indigène mais elle résiste à son amour car, elle est encore amoureuse de son amant Zamore, présumé mort. Cependant, il y a une discussion entre les deux parents afin de la persuader de tourner son cœur vers le gouverneur. Notons qu'avant que son père Montèze ne consente à ce mariage, Alvarès l'avait déjà converti au christianisme. La conversion de ce dernier est signalée ainsi :

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères ;

Puisse le dieu des dieux, dans ce monde ignoré,

Manifester son être à ton cœur éclairé !

Puisses-tu mieux connaître, ô ! Malheureux Zamore,

Les vertus de l'Europe, et le dieu qu'elle adore ! (II, 4)

Comme le peuple péruvien résiste à la religion chrétienne, la seule méthode employée pour les conquérir est le changement de situation de Montèze par sa conversion et son alliance avec les

Espagnols. Il va ainsi être utilisé comme le porte-parole de la colonisation européenne. Paradoxalement, Montèze, qui devrait être le défenseur du paganisme, est devenu l'opposant et le prédicateur de l'évangile chrétien. Une autre raison majeure pour laquelle Montèze s'est convertie volontairement au christianisme, est d'offrir un bon exemple à sa fille païenne pour qu'elle se convertisse aussi et que soit conclu son mariage avec Gusman. L'exigence du mariage entre maître-esclave est marquée par cette déclaration d'Alvarès : « Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes. » (I,1). En fait, il est incontestable que ce mariage de convenance réconciliera les deux pouvoirs rivaux, mais la vraie motivation de ce mariage est de servir d'outil pour atteindre un objectif religieux. Cette mission est confirmée par Alvarès :

[.] Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,

Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens, (I, 1)

Tandis que le colonisateur considère le mariage comme un moyen d'atteindre ce but, Alzire le conçoit comme une obligation pour la libération de son peuple. Elle montre sa volonté de se sacrifier pour sa patrie : « Mon pays le demande, il le faut, j'obéis » (I,4). Par ce discours, nous voyons que le caractère d'Alzire est héroïque et mérite d'être salué. Celle-ci a abandonné sa religion et son bonheur pour épouser son ennemi afin de délivrer ses compatriotes. Autrement dit, elle met l'intérêt du peuple au-delà du sien et respecte la volonté de son père :

Mon père, où m'avez-vous réduite !

Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir,

[...] Zamore vit encore au cœur de son amante.

Cet amour immortel ordonné par vous-même.

Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime,

[...] Un cœur qui brûle encore pour un autre que lui. (I,4)

La surprise qu'exprime cette jeune fille est évoquée par l'exclamation et évoque son sentiment de vulnérabilité face à la décision de son père qui l'a livrée au tyran. L'expression de cette amertume est surtout soulignée par l'emploi du verbe « réduite ». Au sujet de l'échec d'Alzire, la renonciation de sa religion et de son amour pour Zamore constituera le nœud de notre analyse. Remarquons que le ressort dramatique de la fausse mort de Zamore a beaucoup influencé sa décision. Pourtant, elle considère ce sacrifice comme scandaleux car la renonciation à sa croyance est un échec pour elle. Elle montre ses émotions dans ces vers :

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !

C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi

[...] Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux (III,1)

Par ce monologue, l'Américaine fait une confession au fantôme prétendu de son amant Zamore parce qu'elle pense qu'elle a trahi sa religion lorsqu'elle s'est convertie au catholicisme et s'est unie à un gouverneur chrétien. Le dernier vers illustre que ce mariage est un engagement irrévocable car le Dieu des chrétiens en témoigne. Comme l'idolâtrie est généralement liée à la croyance des ancêtres, ce monologue établit qu'Alzire croit à l'existence de son amant dans le monde ancestral. De plus, un autre aspect de son caractère héroïque est exposé par sa position inébranlable à propos de sa fidélité envers Gusman. Bien qu'elle ait toujours des sentiments pour Zamore, elle reconnaît l'autorité de ce dernier et le fait qu'il soit son mari. Elle a également montré son respect pour l'Église. Néanmoins, elle attaque ouvertement son père :

Faut-il apprendre à feindre ?

Quelle science, hélas ! (I,4)

Cette réplique montre son opposition à la proposition de son père d'apprendre à se soumettre aveuglement à son autorité et à celle de l'Église. Ce questionnement révèle qu'elle ne veut pas être

corrompue par l'hypocrisie de Montèze. Autrement dit, devrait-elle apprendre à faire semblant d'être ce qu'elle n'est pas ? Dans le dernier vers, « science » connote l'art de la manipulation des esprits faibles, surtout ceux des femmes. Ce dramaturge a également évoqué ce sujet à travers ces paroles d'Alzire :

[...] Tel est mon caractère, et jamais mon visage
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi,
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi. (I,5)

Dans ce cadre, « caractère » et « visage » symbolisent l'« être » et le « paraître » respectivement. « Tel est mon caractère » expose la personnalité non corrompue de celle-ci, et non pas son « visage » c'est-à-dire ce que la société lui impose. Ce vers indique qu'un hypocrite ne peut pas être un vrai croyant. C'est ainsi qu'Alzire résiste à toute forme d'acculturation européenne dont le but est de nier leur valeur morale. Ce vers, « il n'est pas fait pour moi » montre sa position inébranlable par rapport à l'hypocrisie des européens.

b. La résistance de Zamore aux abus religieux et politiques de Gusman

Notre étude à l'égard de la révolte de Zamore portera essentiellement sur le thème de la religion, de l'amour et de la politique. D'abord, notons que l'épisode de l'apparition de Zamore sur scène à partir du deuxième acte jouera un rôle capital dans cette tragédie pour intensifier la tension entre les deux nations et ceci contribuera à la fin tragique et pathétique de Gusman. Les intentions de ce rebelle ont été bien annoncées dans son discours d'ouverture :

N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie.
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,

Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?

Mon pays et mon trône et vos temples et vous.

Vous n'avez plus d'autels et je n'ai plus d'empire,

Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire :

[...] Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour. (II, 1)

Ce souverain péruvien a été emprisonné par Gusman mais il a été libéré grâce à la bonté d'Alvarès. À sa libération, il montre une très forte volonté de lutter pour son amante Alzire, pour son pays, et pour sa religion. Il est donc important de signaler que l'interrogation du premier vers sert à inviter ses compatriotes à réfléchir sur les atrocités des colonisateurs. Elle est également un moyen d'inciter son peuple à lutter contre toute forme d'impérialisme tyrannique. Les verbes tels que « ôter », « punir », et « venger » renforcent bien la détermination de Zamore à combattre le pouvoir espagnol. De plus, les adjectifs tels que « détestable » et « insolent » que celui-ci emploie pour dépeindre Gusman, établissent le degré de haine entre eux. L'anaphore de « sans » est significative car elle vise à attirer l'attention sur son message qui est marqué par une tonalité pathétique et violente. L'emploi de « sans » contribue aussi à la gradation qui fait ressortir la progression des sentiments de Zamore afin de sensibiliser le peuple américain sur les côtés néfastes de la colonisation espagnol, c'est-à-dire la destruction de sa patrie, de son royaume et de son peuple. Le vers « Vous n'avez plus d'autels et je n'ai plus d'empire, » indique que les Américains ont aussi perdu leur religion traditionnelle ainsi que leur pouvoir politique. D'abord, la résistance de Zamore contre le 'christianisme' de son rival s'est manifestée dans cette réplique :

Ciel ! Que viens-je d'entendre !

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !

Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner !

Tu parois espagnoles et tu sais pardonner !

Es-tu roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ? (II, 2)

Ce discours est la réaction surprenante de ce personnage lorsque l'ancien gouverneur lui a annoncé cette bonne nouvelle : « Soyez libres, vivez » (II,2) Cette parole est l'assurance de sa libération et de celle de ses compatriotes. Pour Zamore, les Espagnols sont des « brigands et des assassins d'Europe » (II,1) Par conséquent, c'est une grande surprise de découvrir une personnalité généreuse. L'expression de la surprise devant cette générosité est marquée surtout par la ponctuation à la fin de tous les vers, l'emploi du nom « Ciel », et celui du verbe « étonner ». Sa bonté est également saluée par ce souverain rebelle (Zamore) quand il appelle Alvarès ainsi : « vieillard trop généreux » (II,2) Le discours est aussi significatif car il marque le début de la repentance et de la conversion de ce rebelle au « nouveau christianisme de vertu et du pardon » d'Alvarès. Or, sa révolte contre la religion de Gusman devient explicite lorsqu'il interroge Alvarès en ces paroles :

Dieu, ta religion ! Quoi ces tyrans cruels,

Qui dépeuplent la terre et dont la barbarie

En vaste solitude a changé ma patrie,

Dont l'infâme avarice est la suprême loi,

Mon père ! Ils n'ont donc pas le même dieu que toi ? (II, 2)

Ce discours est la réaction de Zamore lorsqu'il interroge Alvarès pour découvrir la motivation de sa générosité et il répond simplement : « Dieu, ma religion et la reconnaissance » (II,2) Cependant, la mention de « Dieu » et de la « religion » dans cette conversation est extrêmement frappante car selon lui, un chrétien ne montre rien que de la brutalité, et ne fait que des actes odieux. Il est donc

incroyable de trouver un chrétien vertueux. D'ailleurs, aux yeux de Zamore, les catholiques espagnols sont des « monstres » qui apaisent leur soif avec le sang du monde. Autrement dit, les Espagnols prennent du plaisir à la dévastation des autres pays comme dans le cas du Pérou. Le dernier vers renforce également le fait que la conception de dieu d'Alvarès est opposée à celle de Gusman. De plus, l'attaque de Zamore contre le système politique de l'Europe est mise en relief dans ces vers :

Mon père, ah ! Si jamais ta nation cruelle,
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine aurait volé !
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux. (II, 2)

Cette réplique se trouve dans le contexte où Zamore fait l'éloge de la vertu d'Alvarès pour sa générosité. Ici, deux images de l'Espagne sont présentées ; la « cruauté » et la « vertu ». L'importance de la vertu est accentuée dans la mesure où Zamore déclare que la moindre étincelle de vertu d'Alvarès peut changer la condition servile des Américains. Mais celui-ci emploie la conjonction « Si... » suivi de l'imparfait « avait » pour indiquer que la vertu est une condition nécessaire sans laquelle la paix ne pourra jamais être réalisée entre les deux pouvoirs politiques. C'est une hypothèse qui exprime l'impossibilité de la réconciliation entre le colonisateur et ses sujets. Zamore montre donc sa haine pour ce gouvernement tyrannique en montrant qu'il est préférable de mourir que de se joindre à eux. Par ailleurs, son apparition à la scène 4 de l'acte III, alourdira le fardeau de son amante car celle-ci a déjà épousé son ennemi. De cette scène jusqu'à

la fin de l'œuvre, Zamore sera le personnage le plus révolutionnaire assoiffé du sang de son rival à cause de son amour pour Alzire. Au cours de leur rencontre après trois ans de séparation, la première question que cet Américain 'révolté' pose à son amante est de savoir si elle lui a toujours été fidèle. Il l'interroge : « Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ? » (III, 4) Alzire exprime son amertume :

Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie. (III,4)

Les émotions qu'expose Alzire lui donne un sentiment de culpabilité. C'est le moment pour ces deux amants de partager leurs émotions. Zamore a aussi raconté son séjour dans la prison de Gusman de la façon suivante :

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
[...] Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage ?
[...] Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi ma victime. (III, 4)

Cette réplique redouble le fait que tout le monde pensait qu'il était mort alors qu'il a été emprisonné. Comme son amante, il se lamente sur ses malheurs. Celui-ci a également exposé les tortures qu'il a subi sous l'autorité du gouverneur chrétien. Les termes tels que « destructeur sauvage » et « monstre odieux » désignent la cruauté de ce dirigeant aussi bien que l'hostilité qui

s'établit entre ces deux rivaux. C'est donc cette rancœur qu'éprouvent Zamore et Alzire qui les pousse au dessein d'assassiner Gusman. Le consentement de cette dernière est clair lorsqu'elle dit : « Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime, » (III, 4). Ces paroles accentuent le conflit existant et par conséquent, Zamore a ouvertement questionné son autorité :

[...] Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre :
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérançant le père et punissant le fils. (III, 4)

La colère de Zamore est redoublée par rapport aux colonisateurs qui, en employant la violence, s'enrichissent à leurs dépens. Zamore menace de tuer son ennemi, ce qui est bien valorisé par l'emploi de l'allitération à la cinquième ligne. D'une part, la répétition « La main, la même main » cherche à faire valoir son pouvoir politique méconnu. D'autre part, cette allitération attire l'attention des spectateurs sur la reconnaissance de sa souveraineté en tant qu'Américain. C'est une façon d'élever l'image de son peuple. Déjà, Ce souverain rebelle a déjà montré sa force en sauvant le père de Gusman dans un combat, et il a explicitement dit à son rival qu'il le vengerait.

Partie 3 : Le Christianisme : Une religion d'amour et de pardon

a. Le christianisme : La perspective d'Alvarès vis-à-vis de celle de Gusman

Dans notre analyse, nous remarquons que sur le plan religieux le père et son fils gouverneur ont des conceptions opposées à l'égard de l'évangélisation et des rapports de l'homme avec Dieu.

Selon Gusman, la conversion des infidèles au catholicisme doit se faire par l'adoption de mesures très strictes. Autrement dit, il faut convertir les infidèles à la religion chrétienne par la force. Cette méthode de propagation du christianisme est suggérée dans ce discours de Gusman :

[...] Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie

Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :

À la religion gagnons-les à ce prix :

Commandons aux cœurs même et forçons les esprits ;

[...] Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,

Tremblent sous un seul dieu, comme sous un seul roi. (I, 1)

Ces paroles sont la réaction du roi suite à une longue réplique de son père plaidant pour la libération et pour un traitement plus humain des indigènes. Ici, il s'agit principalement d'une question de loi et d'éthique religieuse. À travers la philosophie de ce dernier, il est établi que la religion catholique est la seule voie qui conduise à la liberté et au bonheur. Une question pertinente qui mérite d'être posée est la suivante : pourquoi faudrait-il devenir un fervent chrétien afin d'avoir sa vie et sa liberté sur son propre territoire ? Cette attitude envers les « infidèles » est une indication claire de l'intolérance religieuse. De plus, la violence religieuse et l'affrontement politique entre l'Europe et ses colonies sont révélés par le discours de Gusman. Cependant, son père s'oppose à cette méthode de conversion en suggérant une autre fondée sur la douceur, la bienfaisance et la liberté d'expression. D'où les propos de Zamore :

[...] Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.

Alvarès est un dieu qui, parmi ces pervers,

Descend pour adoucir les mœurs de l'univers. (II, 3)

Dans ce dialogue, la description du vieillard comme un « homme juste » et un « dieu », est une preuve de sa vertu exceptionnelle. C'est dans cette optique que Ronald S. Ridgway souligne que « c'est le Christ du nouveau christianisme régénéré et purifié » (105). Nous pouvons le nommer aussi le « bon samaritain ». Par ces deux idéologies contradictoires, Voltaire aborde la question d'une « véritable » et d'une « fausse » religion. Par ailleurs, il devient clair à travers le discours d'Alvarès que la « vraie » religion est celle qui n'est pas imposante, celle qui encourage le respect de tous les hommes, quelles que soient leurs croyances, leurs origines, leurs cultures et langues, ou leurs milieux (Actes : 10). Elle enseigne également l'amour et le pardon, mais elle n'encourage pas la vengeance et la haine. C'est précisément ce que nous allons remarquer au dénouement de la pièce.

b. Le pardon au centre de la pièce

La vengeance est l'un des thèmes principaux que soulève Voltaire dans cette tragédie et elle teinte le conflit créé entre les deux personnages rivaux, Zamore et Gusman. D'ailleurs, nous remarquons que l'absolutisme politique, étroitement lié à l'hypocrisie de la religion chrétienne, est la cause principale de la rivalité entre les deux camps. Dans ce cadre, les lois oppressantes poussent les esclaves à se révolter, ce qui devient l'élément catalyseur de la vengeance. Alors que les deux rivaux cherchent à se venger, Alvarès a fait ressortir que la vraie religion est celle qui pardonne. Il a également montré que l'on doit être reconnaissant envers ses bienfaiteurs. Ceci est évident lorsqu'il a libéré Zamore qui a poignardé son fils au lieu de l'assassiner.

Quel mélange, grand dieu, de tendresse et d'horreur !

L'assassin de mon fils est mon libérateur.

Zamore ! ... oui, je te dois des jours que je déteste,

Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...

Je suis père, mais homme ; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue..
[...] Il faut perdre à la fois par des coups inouïs,
Le conseil vous condamne, il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux. (V,5)

Dans ce contexte, l'emploi de ces deux mots opposés « tendresse et d'horreur » signale clairement qu'Alvarès se trouve dans une situation paradoxale car son bienfaiteur devient en principe son ennemi. Cette situation est bien accentuée par ce vers : « L'assassin de mon fils est mon libérateur. » D'ailleurs, la parole de ce dernier démontre sa confusion par rapport à la punition demandée par son peuple de l'assassin de son fils Gusman. Il est évident que ce souverain se trouve entre "le marteau et l'enclume". Est-ce qu'il vengera Zamore pour remplir le désir de ses sujets ou sa vertu va-t-elle lui pardonner ? La réponse est 'non.' Celui-ci débordera les émotions en employant la 'raison' pour récompenser la bienfaisance de Zamore en le délivrant au lieu de punir le coupable. « Je suis père, mais homme [...] La voix de tes bienfaits est encore entendue. » renforce bien le fait qu'Alvarès met sa vertu au-delà de ses « péchés »

Soulignons cependant que le caractère de ce père est exceptionnel car pas même les « cris » de vengeance de ses citoyens ne peuvent le pousser à agir contre sa volonté. il est clair que selon le code pénal européen, Zamore mérite la mort pour cet acte barbare mais la générosité de cet ancien roi brise ce cycle de vengeance et montre son désir de sauver la vie des deux amants.

Voici la valeur d'une maturité chrétienne qu'enseigne Voltaire aux clergés fanatiques de l'Europe. Il est probable que le pardon de ces chrétiens est inspiré par cette partie de la prière qu'enseigne Jésus à ses disciples dans *La Bible* : « Pardonne-nous nos péchés, comme nous pardonnons aussi à eux qui nous ont offensé... » (Luc 11 :4). C'est cet amour que démontrent le père et son fils chrétiens et qui a poussé Zamore à se convertir à la foi chrétienne sans recours à la force. Voici comment Voltaire réussit à critiquer les institutions religieuses et politiques qui sont à la base de la tyrannie des rois, ainsi que l'intolérance et l'extrémisme religieux. À travers cette tragédie, il a également prêché les vertus telles que l'amour, la tolérance, la reconnaissance, et surtout le pardon.

c. Coup de théâtre et état de grâce : Le revirement final de Gusman

Il convient de signaler que le retournement de Gusman à la fin de la tragédie est un véritable coup de théâtre car tout au long de l'œuvre, il ne montre pas le moindre signe de cette repentance sincère. Personne ne le prévoit :

[...] Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.

Mon âme fugitive, et prête à me quitter,

S'arrête devant vous ; mais pour vous imiter.

Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire ;

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore

Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souviens,

Quel fut et le devoir, et la mort d'un chrétien. (V,7)

Ce discours est sa dernière parole à son père lorsqu'il a été amené devant lui pour faire ses adieux avant sa mort. Celui-ci a finalement changé sa philosophie d'évangélisation autoritaire et a adopté

celle de son père. « [...] mais pour vous imiter. » Le verbe « imiter » dans cet extrait atteste de ce fait. De plus, le « voile » dans ce contexte est utilisé métaphoriquement pour indiquer l'ignorance religieuse qui se manifeste par son pouvoir fanatique et cruel. En outre, le vers un « nouveau jour m'éclaire » dans ce vers démontre une prise de conscience par Gusman qui est étroitement liée à sa nouvelle conception d'un véritable christianisme qui doit pardonner mêmes les ennemis. Notons bien que cette tragédie est écrite durant la lutte de Voltaire pour la « Raison » en matière de religion. Alors, la prise de conscience de son personnage poignardé illustre la pensée de Voltaire par rapport à l'obligation de l'Église d'accorder aux infidèles leur liberté de choix de l'appartenance religieuse. Soulignons que Gusman avant de rendre son dernier souffle, dans un dialogue avec son rival Zamore fait une déclaration révélatrice en condamnant implicitement la vengeance :

Des dieux que nous servons, connais la différence :

Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,

M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner. (V, 7)

Ce discours émouvant de Gusman révèle qu'il accepte la foi de son père Alvarès qui est basée précisément sur la tolérance, la bienfaisance, et le pardon. Par ailleurs, la conversion imprévue de Gusman se traduit par une transformation dans ses pensées et dans ses actes qui frappe Alzire qui déclare : « Quel changement, grand dieu, quel étonnant langage ! » (V, 7). Nous pouvons remarquer que Gusman est devenu un véritable chrétien et cela est accomplie par la grâce divine. La transformation de ce dernier est au-delà d'une volonté humaine, c'est la manifestation de la gratuité de l'amour de Dieu qui a pardonné les péchés de l'humanité gratuitement à travers la mort de son fils Jésus Christ. L'apôtre Paul affirme bien cet amour inconditionnel de Dieu dans

ce verset : « Mais voici comment Dieu prouve son amour envers nous : alors que nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. (Romain 5 :8) Ajoutons aussi que la clémence que montre Gusman dans *Alzire* peut être comparée à celui du personnage d'Auguste dans *Cinna* (1641) de Corneille. Dans cette tragédie, Cinna et son amante Émilie devraient être punis de mort car ils ont comploté d'assassiner le roi Auguste. Ce complot a été découvert, mais au lieu que ce gouverneur ne les tue, il leur a pardonné. C'est à cet égard que Georges Bousquie précise : « La générosité d'Auguste est une vertu noble, ... Ce n'est pas faiblesse ou lassitude, mais « surabondance de vie » ; ... il ne s'agit point de soumission aux hommes mais d'un accord inavoué avec le divin. » (51). C'est précisément ce que nous remarquons à travers le personnage de Gusman qui a changé les lois de l'Europe en gracieux ses ennemis juste avant d'émettre son dernier souffle. Voici donc le changement que veut susciter Voltaire dans la chrétienté catholique.

Il est indispensable de noter que la pièce est une tragédie qui se dénoue par la clémence de Gusman. Une analyse approfondie de cette œuvre nous permet de tirer la conclusion selon laquelle Voltaire, à travers le personnage du gouverneur Gusman, arrive à dénoncer les défauts chrétiens tels que la haine, la vengeance, la jalousie, la cruauté, l'hypocrisie, et surtout l'intolérance et l'extrémisme religieux qui menacent les vertus chrétiennes telles que l'amour pour l'humanité, la douceur, la patience, la vérité, la tolérance, et le pardon, comme le révèlent les propos d'Alvarès. C'est à cet égard que Jean Sareil souligne que « [le] dénouement de la pièce est le triomphe de la religion ; le caractère d'Alvarès en est le modèle » (7). Sur le plan politique, ce philosophe critique toute forme de propagande impérialiste qui vise à exploiter et à asservir les peuples soi-disant « sauvages ». Bref, Ridgway résume cet ouvrage ainsi : « ... avec *Alzire* la scène devient en quelque sorte une église : église déiste, où l'on prêche la bonne morale

et adore le dieu de l'humanité » (103). Nous pouvons donc simplement dire qu'*Alzire* est une pièce moralisatrice et philosophique.

CONCLUSION

La notion du fanatisme et de l'intolérance religieuse, telle que nous l'avons étudiée dans notre recherche est un thème sur lequel toutes les chercheuses et tous les chercheurs s'interrogent. Loin d'être un terrain vierge, ce thème a été débattu par plusieurs chercheurs en vue d'apporter une approche de solution. Reprendre cette question aujourd'hui, c'est projeter ce à quoi la religion renvoie aux yeux de l'humanité. C'est creuser et dévoiler ce que cherchent à voiler les tenants fanatiques de la foi, comme l'avait fait Voltaire dans ses tragédies, notamment *Zaïre*, *Alzire ou les Américains*, et *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète*. Toute l'humanité est menacée aujourd'hui à cause de l'insécurité liée aux idéologies religieuses. C'est certainement cette réflexion qui a nourri ce désir de décrire, dans les œuvres de Voltaire les idéologies conduisant à l'extrémisme religieux qui sont le soubassement des actes terroristes auxquels toute l'humanité fait face aujourd'hui. Comme le théâtre était la source principale du divertissement au XVIII^e siècle, Voltaire s'est servi de cette préférence pour éclairer le peuple prisonnier des dogmes religieux. En effet, ses personnages allégoriques incarnent l'intolérance des hommes dits religieux de l'époque. Ces gens qui menaient une vie différente de ce qu'ils prêchaient se cachaient sous le masque de Dieu pour assujettir le peuple déjà appauvri par les institutions politiques d'alors. Pour bien circonscrire et répondre aux questions sous-jacentes de notre problématique, nous avons subdivisé en quatre parties les idées qui concourent à ces enjeux religieux.

Dans la première partie, nous avons étudié le contexte historique des événements politiques et religieux des XVI^e et XVII^e siècles. Puis, nous avons traité de la monarchie absolue sous le règne de Louis XIV qui est étroitement liée aux conflits religieux entre l'Église catholique et les protestants. Nous avons également défini et analysé l'engagement littéraire de Voltaire et de ses contemporains, en particulier Montesquieu et Diderot en matière de religion,

en analysant précisément la critique de l'intolérance et du fanatisme religieux. Il apparaît dans cette partie que toute l'histoire de France est dominée par la religion, soit le catholicisme, soit le protestantisme. Cependant, une mauvaise compréhension et l'adhésion à des principes sans raisonnement ont engendré des conflits idéologiques qui vont de pair avec l'intolérance, le fanatisme religieux et des pratiques abusives.

La deuxième partie porte sur l'analyse de *Zaïre*. L'une des idées philosophiques principales qu'évoque Voltaire à travers le discours de la protagoniste est la relativité géographique des croyances. L'étude des personnages chrétiens et musulmans tels que Fatime, Nérestan, Lusignan, et Corasmin révèle qu'il y a un conflit entre les deux camps religieux causé par la valorisation exagérée du christianisme aux dépens de l'Islam. Tout en créant une tension dramatique, Voltaire offre une peinture d'une société marquée par les dogmes religieux. En revanche, il profite de la fin tragique d'Orosmane et son amante *Zaïre* pour mettre l'accent sur l'importance de l'amour et la tolérance.

Quant au troisième chapitre, nous avons mis en relief la manipulation et les raisons qui ont poussé la victime Seide à commettre le crime. Il est aussi important de souligner qu'à travers cette tragédie, Voltaire fait incarner le comportement d'un tyran qui valorise le pouvoir religieux et politique au détriment de la vie humaine pour critiquer discrètement les dogmes et les superstitions de l'époque.

Le dernier chapitre porte sur *Alzire ou les Américains*. Dans cette partie, nous avons montré que le dramaturge critique à travers le personnage du gouverneur Gusman les défauts chrétiens tels que la haine, la vengeance, la jalousie, la cruauté, l'hypocrisie, et surtout l'intolérance et l'extrémisme religieux qui menacent les valeurs vertueuses telles que l'amour pour l'humanité, la douceur, la patience, la vérité, la tolérance, et le pardon comme le montre Alvarès. Sur le plan

politique, le philosophe engagé critique toute forme de propagande impérialiste qui, sous le masque de la civilisation, vise à exploiter et à asservir les peuples soi-disant « sauvages ». Nous avons également montré qu'Alzire est une pièce moralisatrice et philosophique où le pardon arrive toujours à triompher la vengeance.

Encore, faut-il souligner que Voltaire s'est servi de plusieurs procédés dans la présentation de l'intrigue dans toutes les trois pièces que nous avons étudiées. Pour bien véhiculer son message, Voltaire fait recours à certaines stratégies notamment le choix du cadre historique, les stratégies de manipulation, les dénouements proposés et les déchirements des personnages à la fin des pièces. Voltaire s'est proposé un espace scénique ou un cadre historique presque similaires dans les trois pièces. En effet, l'action des pièces se situent à des moments différents au moyen âge. L'action d'Alzire se situe au moment des conquêtes et de colonisation de grandes envergures entreprises par l'Europe à la fin du Moyen âge tandis que celle de Mahomet et Zaïre se situe vers le milieu du premier millénaire de notre ère. Ce qui nous montre que les pièces de Voltaire traitent des problèmes réels. Nous sommes tous persuadés que la guerre entre l'Espagne et le Pérou a effectivement eu lieu car l'histoire nous confirme que réellement les Espagnols ont commencé leur politique de conquête au Pérou en 1531. Il en va de même pour Jérusalem qui a été un théâtre de violence entre les chrétiens et les musulmans aux temps médiévaux. La troisième pièce intitulée *Le fanatisme ou Mahomet* n'en dit pas le contraire ; la guerre de conquête s'est déroulée dans ces régions au Moyen Age. Ce cadre historique n'est pas choisi au hasard mais nous révèle plutôt l'une des stratégies adoptées par Voltaire pour véhiculer son message de religion universelle. Il apparaît que Voltaire veut nous montrer que les pratiques religieuses non raisonnées de tous les temps sont toujours accompagnées de problèmes socio-politiques auxquels il s'avère indispensable

de chercher une solution. C'est pourquoi Voltaire n'a pas hésité à nous proposer une religion universelle basée sur la raison

De plus, en ce qui concerne la similarité entre les pièces étudiées, nous remarquons qu'il y a toujours la manipulation des victimes innocentes par les gens de la haute hiérarchie de la société. Généralement, ces hommes du pouvoir recourent aux discours persuasifs et mensongers pour influencer le bas peuple. C'est ainsi que les bourreaux arrivent à convaincre les infortunés avec les rhétoriques pour atteindre leurs buts égoïstes notamment la préservation du pouvoir. Une autre forme de manipulation utilisée par le dramaturge est la promesse. Cela se voit lorsque Mahomet promet de garantir la continuité de l'amour entre Séide et Palmire. Cette promesse vide était le motif principal qui a poussé ce jeune de commettre le parricide et le régicide. De plus, la promesse du baptême de Zaïre par sa famille est ce qui a influencé la décision de Palmire de renoncer à son amour pour Orosmane. C'est précisément ce qui a contribué à l'assassinat de Zaïre. Cela étant, nous pouvons dire que Voltaire emploie cette stratégie de manipulation pour dénoncer l'intolérance et le fanatisme politico-religieux.

Une autre stratégie qui est commun aux trois pièces est la croyance et la promotion d'un Dieu de violence. Au fait, cette stratégie est adoptée par les dirigeants religieux pour intimider et asservir les infidèles sous leurs autorités oppressantes. Pour convertir les infidèles par les moyens violents, ils créent toujours une image sévère et dominante de Dieu et mentent que cette divinité est contre les infidèles. En vérité cette posture de vengeance qu'on donne à Dieu n'est qu'une manière de s'imposer et de perpétrer les atrocités en son nom comme nous le témoigne l'empoisonnement de Seide sciemment fait au nom de Dieu.

Il apparaît dans toutes les pièces la notion de la vertu et du pardon. Loin d'être un monopole d'une religion, ces deux qualités sont présentées comme des attitudes indépendantes de toutes les

religions. La bienfaisance n'est liée ni à la pratique religieuse, ni à la position géographique, ni à la nationalité ; elle est plutôt une béatitude qui peut être atteinte par la raison. Il se dégage dans notre analyse des pièces, trois différentes fois religieuses telles que le christianisme, l'islamisme et le paganisme. La générosité démontrée par le musulman Orosmane envers les chrétiens qui étaient sous sa domination, l'honnêteté du païen Zopire, la bonté du chrétien Alvarès, nous montrent que la vertu est universelle. Par contre, nous avons dénombré une multitude de personnages tels que Mahomet et son soldat Omar, ainsi que Gusman qui, peu importe leur dénomination religieuse sont sévères, corrompus et égoïstes. Voltaire passe par cette mise en scène pour sensibiliser ses lecteurs sur l'importance d'une morale fondée sur la raison plutôt que d'aller chercher le bonheur dans la foi dite révélée non irréflectée.

Aussi note-t-on que les dénouements des trois pièces que nous avons étudiées sont presque tous les mêmes. Dans toutes les pièces, il y a toujours une scène de découverte d'un secret ou d'un mystère conduisant à un déchirement suivi de la tuerie des uns et du suicide des autres. Ceux qui ont survécu même ne sont pas contents à la fin des pièces. C'est le cas d'Orosmane et de Gusman qui ont beaucoup regretté d'avoir commis des atrocités et demandent pardon à ceux qu'ils ont offensés. D'une part, ce dénouement nous appelle à être responsable de nos actions et d'autre part, il représente un miroir que Voltaire nous projette pour que chacun puisse s'y voir, faire une introspection et se corriger. Dans l'ensemble, les dénouements nous font savoir que la vengeance ne donne aucune satisfaction intérieure, seul le pardon contribue au bonheur humain.

Les quatre chapitres de ce mémoire, nous ont permis de mettre en lumière le fait que Voltaire nous aide à mieux comprendre le mystère des conflits religieux et du terrorisme dans la société contemporaine. Bien qu'il soit évident que les dirigeants religieux dans les trois tragédies analysées veulent sauvegarder la pureté de leur religion, nous avons observé également que ceci

n'est qu'un moyen d'atteindre leur but politique. Par cette observation, nous pouvons dire que la religion et la politique sont deux éléments inséparables. Voltaire, s'est inspiré de ses expériences en Angleterre pour préconiser un gouvernement plus libéral et humain comme la monarchie parlementaire. Il suggéra également une religion universelle et déiste qui donnera aux hommes l'occasion de se connecter librement à leur Créateur sans nécessairement appartenir à une organisation religieuse ou à une religion "révélée". Il vise donc à avoir une religion qui se fondera sur la raison plutôt que sur la métaphysique et les passions religieuses.

Somme toute, nous avons analysé la notion d'intolérance et de fanatisme. Nous avons également exploité le lien entre le fanatisme et le terrorisme. Il est à noter que les intrigues dans les œuvres de Voltaire ne sont pas seulement destinées à divertir ses lecteurs, mais aussi à prodiguer des conseils incommensurables aux générations présentes et futures. Ces pièces sont donc un outil d'éveil de conscience du peuple par rapports aux dangers des pratiques de la religion d'exclusion qui divisent les familles et plus largement la société. Ainsi, la réalisation de ce mémoire nous a aidé à mieux comprendre les œuvres de Voltaire afin d'être son porte-parole dans cette société meurtrie par des actes fanatiques et terroristes de tout genre.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

Gwénole, Ernest et Paul Fièvre. *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète*. Amsterdam: Pierre Erialed,

2015. Web. 15. Mars. 2016.

<http://www.theatre-classique.fr/pages/pdf/VOLTAIRE_FANATISME.pdf>

Voltaire. *Zaïre*. Des Éditions de 1738 et 1742. Web. 11. Janv. 2018.

<<https://fr.wikisource.org/wiki/Za%C3%AFre>>

---. *Alzire ou Les Américains*. Web. 11. Janv. 2018.

<<https://fr.wikisource.org/wiki/Auteur:Voltaire>>

SOURCES SECONDAIRES

« Religion-BIBLIOTHÈQUE EN LIGNE Watchtower-JW. Org »: 310. Web. 5. Jun. 2018.

<<https://wol.jw.org/fr/wol/d/r30/lp-f/1101989261>.>

---. « *Écraser l'Infâme* ». Oxford: England at The Alden Press, 1994. Print.

---. *La Religion De Voltaire*. Paris (Sorbonne) : Librairie Nizet 3bis, 1956. Print.

Aron, Paul et Viala Alain. *Que sais-je ? : Les 100 Mots Du Littérature*, Paris : 1^{re} édition Presses Universitaires de France, 2008. Print.

Beaulieu, Victor-Lévy. *Monsieur de Voltaire*. Québec : Les éditions internationales Alain Stanké, 1994. Print.

Blum, Claude. *Zaïre*. Sorbonne : Librairie Larousse, 1972. Print.

Bousquié, Georges. *Expliquez-moi... Corneille à travers Cinna*. Paris : Les éditions Foucher. Rivoli. Print.

Braunstein, Jean-François. *Discours sur L'Origine et Les Fondements de L'Inégalité parmi les Hommes*. Paris, Nathan, 1998. Print.

Brunel, Pierre et Bellenger Yvonne. *Histoire de la Littérature Française*. Paris : Bordas 1^{re} édition, 1972. Print.

Castex, Pierre-Georges et Surer Paul. *Manuel Des Études Littéraires Françaises XVIII^e*. Paris : Librairie Hachette, 1949. Print.

- Cave, Christophe et Davies Simon. *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, XVIII^e -XXI^e siècles*. UK: Voltaire Foundation, University of Oxford, 2008. Print. Colin 4^e édition, 2015.Print.
- de La Harpe, Jean-François. *Commentaire sur Le Théâtre de Voltaire*. Paris, Chez Maradan, Libraire. Print.
- Eliade, Mircea. *Mythes, Rêves et mystères*. France : Éditions Gallimard, 1957. Print.
- Ernest, Gwénole et Fièvre Paul. *Le Fils Naturel*. Amsterdam : Pierre Erialed, 2015.Web. 15. Mars.2016. <http://www.theatre-classique.fr/pages/pdf/DIDEROT_FILSNATUREL.pdf>
- Favre, Robert. *La Littérature Française : Historique & Perspectives*. Lyon : Presses universitaires, 1990.Print.
- Frantz, Pierre. *Préface de Zaire*. Paris-Sorbonne : Éditions Gallimard, 2016. Print.
- Gaillard, Pol. *Candide Voltaire : Analyse critique*. Paris, Hatier, 1972.Print.
- Garceau, François et LISLE de Isabelle. *Zadig ou la Destinée, collection Grands Textes*. Anjou (Québec), les Éditions CEC inc., 2009.Print.
- Hadidi, Djavâd. *Voltaire et L'Islam*. Paris : L'Institut National Des Langues et Civilisations Orientales, l'Association Langues et Civilisations, 1974. Print.
- Jacobs, Eva. *Voltaire Zaire*. Paris, 1975. Print.
- La Bible de Segond 21*. Genève, 2007. Print.
- Laroche-Signorile, Véronique. « *Que Savez-Vous du massacre de la Saint-Barthélemy*. » (2017) : N.pg. Web. 12. Jun. 2018. *LE FIGARO.fr*
- Lauren, Michel. *Anthologie littéraire*. Laval (Québec) : Groupe Beauchemin, 2000.Print.
- Lepage, Pierre. *Voltaire Le Conquérant*. Paris : Éditions du Seuil, 1994.Print.
- Martin, Xavier. *Voltaire méconnu, Aspects cachés de l'humanisme des Lumières (1750-1800)*. Bouère-France, 2006. Print.
- Morize, André. *Candide ou L'Optimisme*. Paris : Édition Critique, 1931. Print.
- Moulinier, Didier. « Apprendre la Philosophie : Les hommes ont-ils besoin d'une religion... ». (2011) : N.pag. Web. 19. Nov. 2017. <<http://apprendre-la-philosophie.blogspot.ca/2011/11/les-hommes-ont-ils-besoin-d-religion.html>>

- Naves, Raymond. *Dictionnaire philosophique*. Paris : Éditions Garnier Frères, 1967. Print.
- Paradis, Simone. *Les Idées Philosophiques dans Le théâtre de Voltaire*. Thèse de Master. McGill University, 1969. Web. 10. Jun. 2018.
- Pomeau, René. *Voltaire par lui-même, "Écrivain De Toujours"*. Paris : aux éditions du seuil, 1955. Print.
- Ridgway, Ronald S. *La propagande philosophique dans les tragédies de Voltaire*. Thèse de doctorat. Université d'Aix-Marseille, 1958. Print.
- Sanchez, Jean-Pierre. « Voltaire et sa tragédie américaine *Alzire* (1736). » *Caravelle* 58 (1992) : 17-38. Web. 20. Mai. 2018. Persée.fr
- Sareil, Jean. *Voltaire et la Critique*. New Jersey: PRENTICE-HALL, INC., 1966. Print.
- Saulnier, Verdun-Louis. *La Littérature Française Du Siècle Philosophique*. Paris : Septième Édition, 1963. Print.
- Toursel, Nadine et Vassevière Jacques. *Littérature : textes théoriques et critiques*. Paris : Armand
- Trousson, Raymond, Vercruyse, Jeroom et Lemaire Jacques. *Dictionnaire Voltaire*. Bruxelles : Édition Hachette, 1994. Print.
- Van Den Heuvel, Jacques. *Mélanges*. Belgique : Éditions Gallimard, 1961. Print.
- Versini, Laurent. *Lettres Persanes*. Paris : Flammarion, 1995. Print.
- Webster, Thomas Bertram Lonsdale. « *Le théâtre grec et son décor : L'antiquité classique*. » Tome 32 (1963) : 562-570.